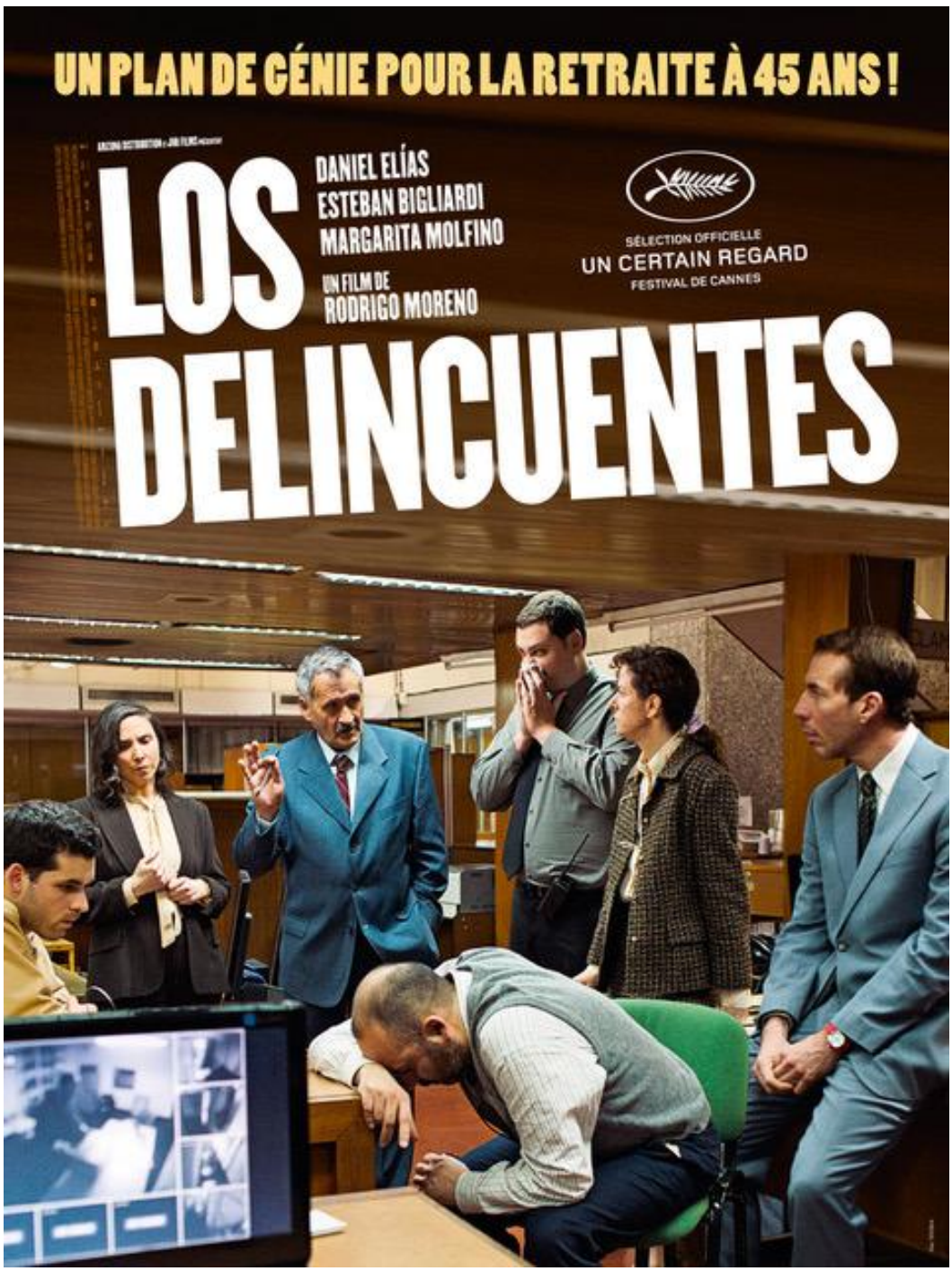
LOS DELINCUENTES

de Rodrigo Moreno



REVUE DE PRESSE

LOS DELINCUENTES
Quotidiens

Le Monde

Interview de Véronique Cauhapé et critique de Jacques Mandelbaum

■■■■ CHEF-D'ŒUVRE ■■■□ À NE PAS MANQUER ■■□□ À VOIR ■□□□ POURQUOI PAS □□□□ ON PEUT ÉVITER

Rodrigo Moreno, cinéaste épris de clair-obscur

L'Argentin interroge l'usage du temps et notre rapport au travail dans son nouveau film, « Los delincuentes »

RENCONTRE



Moran (Daniel Elias) et Norma (Margarita Molfino).
ARIZONA DISTRIBUTION

Il ne saurait exactement dater le moment où s'est manifesté son désir de faire du cinéma. Rodrigo Moreno, 51 ans, sait en revanche ce qui l'y a conduit. Des parents comédiens qui l'ont rendu, dès son plus jeune âge, familier des scènes de théâtre et des plateaux de télévision. Son goût, durant toute son enfance, pour le dessin qu'il pratique sous la forme de bandes dessinées. Et, plus tard, pour le théâtre radiophonique. *« La conjonction du visuel et du sonore m'a amené au cinéma*, dit-il. *Et puis la BD et le théâtre radiophonique touchaient à la notion de jeu d'enfants que l'on retrouve dans la relation ludique que j'entretiens avec le cinéma. »*

Après des études à l'Universidad del Cine de Buenos Aires, en Argentine, la ville où il est né et où il vit, Rodrigo Moreno a réalisé un court-métrage et plusieurs longs-métrages. Malgré leur présence dans de nombreux festivals et les récompenses reçues, seul, nous était parvenu en France *El custodio* (2006), film remarquable dont la figure centrale, un garde du corps attaché à la sécurité d'un haut fonctionnaire, sert de révélateur à l'obscénité du pouvoir.

Sélectionné en mai 2023 à Cannes, dans la catégorie Un certain regard, *Los delincuentes* s'attache à nouveau à des personnages invisibles. Soit deux petits employés de banque, Roman et Moran, que l'envie de liberté va conduire à franchir la ligne blanche. Et qu'importe si la promesse d'une vie bucolique sans contrainte se fait au prix pour l'un d'entre eux de quelques années en prison.

Vivre dans une oisiveté modeste

Rompre avec l'aliénation du travail : la question occupe le cinéaste argentin. Elle traverse son œuvre comme, dit-il, *« une vieille chanson, un refrain qui se répète, abordé chaque fois de façon différente. Au fond, ce que j'interroge surtout, c'est notre usage du temps. Qu'est-ce que l'on en fait ? Quelle place accorder au loisir, au plaisir, au travail ? Voilà ce qui est au premier plan de mes films et que je devrais sans doute étudier avec un psy. Dans* Los delincuentes, *ce n'est pas la volonté de ne plus vouloir travailler qui est mise en avant, mais celle de ne plus dépendre d'une autorité. Cette idée est fondamentale ».*

Adaptation d'un film de 1949, *Apenas un delincuente* (*L'Affaire de Buenos Aires*), d'Hugo Fregonese (1908-1987), *Los delincuentes* s'en différencie sur l'ambition qui motive le personnage de Moran. Lequel, dans le film initial, volait la banque pour devenir riche. Dans celui de Rodrigo Moreno, c'est pour vivre le restant de ses jours dans une oisiveté modeste que le personnage commet son délit. *« Je voulais sortir de cette image du délinquant tel qu'il est presque toujours représenté au cinéma. Et ce, aussi, pour l'extraire du jugement moral auquel renvoient les criminels. Moran vole pour une cause noble à laquelle chacun aimait pouvoir s'identifier. »*

Prendre des chemins de traverse, s'autoriser des libertés – narratives, esthétiques, temporelles –, s'émanciper du vraisemblable pour privilégier la fable et la poésie guident le travail du cinéaste, grand pourfendeur du réalisme qui, selon lui, appauvrit toute la création. *« Le réalisme domine tout. Le cinéma contemporain est devenu purement fonctionnel et productif. On ne laisse plus le temps au clair-obscur, au doute, aux atermoiements, aux ambiguïtés, aussi bien concernant les personnages que la narration. Le cinéma d'aujourd'hui suit une ligne chronologique, n'interroge plus les va-et-vient entre passé et présent. C'est un des symptômes des relations qu'entretiennent les producteurs avec la télé et les plates-formes. Quand le monde des séries a explosé, on disait "c'est fou, les séries, c'est comme les films". Maintenant, c'est plutôt les films qui sont comme les séries. Et il faut interroger ça. »*

Il n'est pas le seul à penser ainsi en Argentine où le 7e art, depuis le tout début des années 2000, a connu un extraordinaire renouveau, à travers une génération prête à en découdre avec les vieux modèles. Cette vitalité, malgré les crises économiques successives,

> « Je voulais sortir de cette image du délinquant tel qu'il est presque toujours représenté au cinéma »
> RODRIGO MORENO

ne s'est pas démentie, s'organisant autour de collectifs comme El Pampero Cine, qui a permis la mutualisation des dépenses de fabrication des films. Foisonnante, la production argentine (environ 200 longs-métrages par an), diffusée de façon encore trop parcimonieuse, n'en est pas moins marquante. Citons parmi les exemples les plus récents : *La Flor*, de Mariano Llinas (2019), *Rojo*, de Benjamin Naishtat (2019), *Trenque Lauquen*, de Laura Citarella (2023).

Cette énergie doit cependant faire face à un nouvel ennemi, en la personne de Javier Milei, le président ultralibéral argentin qui, deux mois après son élection en décembre 2023, présentait devant le Congrès sa loi « Omnibus ». A son programme : la suppression des fonds destinés à l'Institut national du cinéma et des arts audiovisuels (Incaa, l'équivalent ici du CNC), la privatisation des écoles de cinéma, la fermeture de salles…

La réponse n'a pas tardé. Les manifestations, dans la rue, se sont multipliées. *« On ne peut que manifester notre colère face au discours agressif du pouvoir exécutif envers tous les usagers de la politique publique. Cela va du travailleur qui réclame le respect de ses droits au cinéaste qui a besoin du soutien de l'Incaa pour développer un projet, en passant par le scientifique qui a besoin d'une bourse pour développer ses recherches »*, souligne Rodrigo Moreno. Le cinéaste s'inquiète. *« Depuis la dictature, nous n'avions jamais eu un gouvernement aussi réactionnaire qui, en trois mois, a réussi à mettre en danger un pays déjà sous le joug d'une crise économique. Je me préoccupe de cette situation en tant que cinéaste mais avant tout en tant que citoyen. »*

Le succès rencontré par *Los delincuentes* dans les divers festivals aurait dû lui assurer le développement de nouveaux projets. Une perspective remise en question. *« Du côté de l'Argentine, elle est même stoppée radicalement »*, constate Rodrigo Moreno, pessimiste, mais pas abattu. *Ce n'est pas parce qu'il y a un dingue au pouvoir que je vais m'arrêter. Si Jafar Panahi en Iran, dans le contexte dans lequel il vit, peut filmer dans un appartement, un taxi. Alors on pourra. »* ■

VÉRONIQUE CAUHAPÉ

L'épopée serpentine de deux petits criminels argentins

Quand deux modestes employés de banque décident de se servir dans la caisse… Une flânerie poétique signée du cinéaste Rodrigo Moreno

LOS DELINCUENTES
■■■□

L'efflorescence du nouveau cinéma argentin dans les années 2000 – feu d'artifice de talents aussi divers que Lucrecia Martel, Pablo Trapero, Adrian Caetano, Lisandro Alonso, Diego Lerman, Daniel Burman… – s'est un rien épuisée avec le temps. A l'instar d'Alonso, qu'on retrouve en très bonne forme avec *Eureka*, sorti en France le 28 février, on s'apprête à renouer avec l'un des éléments les plus discrets, mais non moins talentueux, de cette vague de désormais quinquagénaires en la personne de Rodrigo Moreno.

Auteur de quelques films inconnus de ce côté-ci de l'Atlantique, à l'exception d'*El custodio* qui nous avait tapé dans l'œil en 2006, il revient aujourd'hui avec une fresque de trois heures prolongeant la trivialité de ce film qui mettait en scène la vie morose d'un garde du corps d'un ministre de la planification en lequel s'agrègent, sous les yeux du prolo de la sécurité, les turpitudes du monde d'en haut.

Plusieurs voyages dans le temps

Il s'agira ici, de nouveau, de deux modestes serviteurs d'un système qui leur en met quotidiennement plein la vue sans se priver de les soustraire à ses charmes. La nouveauté de *Los delicuentes*, toutefois, est l'aspiration sourde à une liberté – refus de la routine productiviste et de la rente existentielle, élan poétique vers les contrées édéniques, amour à vivre tout de suite ou jamais – que la construction même du récit, aventureuse et désaffectée, adopte en premier lieu. Soit deux employés de banque, Roman et Moran. Le tandem anagrammatique – pierre de touche d'une narration hantée par la duplication – est mis au service d'un film de casse qui se casse avant même que le forfait n'ait lieu.

On y découvre d'abord un costume anthracite pendu sur une chaise avec chemise blanche défraîchie et cravate d'un gris plus clair. La chose, vaguement ectoplasmique, semble tenir toute seule. Il ne reste plus qu'à mettre quelqu'un dedans, autre fantôme. C'est un barbu chauve à l'air las, sac à dos bordeaux sur le complet, dont on saura bientôt qu'il est le Moran du duo, et qui va pour l'instant se boire un petit noir au comptoir avec le handonéon, instrument à l'essence mélancolique, qui l'accompagne sur une bande-son mixée à un saxophone ténor aux graves caressants. C'est déjà bien beau alors même que la caméra, lassée de filmer en sa résignation le petit employé du matin, s'autorise une diversion verticale sur des bâtiments très bourgeois et très respectables qui sentent leur vieille Europe.

Bienvenue donc à Buenos Aires, où l'on retrouve Moran, enfermé dans une pièce aveugle à rassembler des liasses de billets dans des sacs en plastique et à manœuvrer des portes blindées d'une épaisseur bancaire dont il ne détient, en compagnie d'un acolyte non moins guilleret, qu'une partie des codes d'ouverture. Ceci entraînant cela, au terme d'une journée morne à fumer sur le trottoir avec les collègues, l'absence inopinée d'un employé permet à Moran de descendre seul remettre la recette dans les coffres. L'occasion, c'est connu, créant le larron, il ressort avec 650 000 dollars sous le bras et contacte aussitôt l'absent, ledit Roman, pour lui proposer un marché dont rien n'aura laissé supposer qu'il avait eu la latitude de le mijoter.

Ils s'agiraient, en lieu et place de travailler jusqu'à la retraite dans le gourbi bancaire, et pour le même salaire, de ceci : Moran se rend à la police et écope pour bonne conduite de trois ans et demi de prison, Roman planque le fric pendant ce temps, il le partage à sa sortie et bonjour la belle vie. N'ayant dit ni oui ni non, Roman se retrouve à cacher le sac chez lui et avec tout ça le film ne fait que commencer.

Décrire la suite, qui s'épanche en trois heures, est une autre paire de manches. On y trouvera plusieurs voyages dans le temps au jardin d'Eden, harpe et piano divins, robinsonnade, lac en forme de feuille de vigne, même brume langoureuse et accueillante. Un vieux pourri qui fait chanter Moran en prison. Une fille qui lasse Roman en ville. Une enquête disciplinaire hargneuse menée à la banque. Un retour en arrière qui surprend nos arrières et une projection en avant qui nous laisse Gros-Jean comme devant.

Pour ceux qui l'auraient vu la saison passée, il sera difficile de ne pas penser au *Trenque Lauquen* de Laura Citarella, autre divagation baroque sur le *Jules et Jim* (1962) de François Truffaut. Après le renversant et monumental *La flor* (2018), de Mariano Llinas, comme cette dernière du collectif El Pampero Cine, c'est visiblement le nouveau ton du cinéma de recherche argentin qui se donne à voir et à entendre dans ces films à perdre haleine. Longueur de fleuve, sortilèges du récit, dilutions retorses, grâces serpentines. La proposition d'un autre temps, de fabrication comme de découverte. A l'heure du monde en coupes réglées qu'on nous débite, de quoi flâner, jouir de la marche et du paysage. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film argentin de Rodrigo Moreno. Avec Daniel Elías, Esteban Bigliardi, Margarita Molfino (3 h 10).

Libération

Une et critique d'Elisabeth Franck-Dumas

2,70 € *Première édition. N° 13293*

MERCREDI 27 MARS 2024

www.liberation.fr

BRUNO LE MAIRE ET LES FRANÇAIS
Control fric
PAGES 12-13

«LOS DELINCUENTES» AU CINÉMA
Argent content
PAGES 22-23



«Los Delincuentes», conte bancaire

Par
ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

Dans une Argentine rongée par l'inflation, Rodrigo Moreno imagine la cavale inattendue de deux ronds-de-cuir ayant braqué leur propre banque. Un film ample et lumineux sur le désir de liberté et les moyens d'y parvenir.

Voyons, qu'aurait l'Argentine à nous apprendre sur l'argent ? Qu'est-ce qu'un pays croulant sous une inflation galopante, laquelle engage chacun à dépenser son chèque de fin de mois sitôt perçu de peur qu'il se dévalue dans l'instant, aurait à nous enseigner sur la dépense, et l'économie ? Poussant le système à son paroxysme, la vertigineuse envolée des prix *criolla* souligne qu'à chaque bloc de temps correspond effectivement son pendant d'argent, la dépense vitale s'incarnant, minute par minute, en *pesos* sonnant, trébuchant et filant trop vite entre les doigts. Le sujet traverse le cinéma argentin, jusqu'au foutraque *Por el dinero* de Alejo Moguillansky, vu à Cannes en 2019, qui s'amusait des inepties auxquelles doit se prêter une troupe de théâtre pour financer son art, et désormais le réjouissant et forcément assez long *Los Delincuentes* (3 h 10), sixième long métrage de Rodrigo Moreno, passé lui aussi par Cannes. Film de casse paradoxal, il met en scène deux zigotos tout gris bien décidés à ne pas s'en laisser compter par la société capitaliste dont ils sont pourtant un rouage essentiel, étant employés dans une banque, pour s'aventurer soudain sur des terres sauvages, où plus rien ne serait compté, manifeste absolument subversif au moment où Javier Milei et son obsession comptable *(«no hay plata !»)* sont arrivés au pouvoir.

Travaillant au cœur d'un réacteur fonctionnant légèrement au ralenti (le Microcentro de Buenos Aires, ce n'est pas la City, et les additions s'effectuent sur de petites calculatrices à rouleaux de papier), Morán (Daniel Elias) est un employé qu'absolument rien ne désigne comme un rebelle en puissance. Son horizon mental est celui d'un tableur comptable, il lui reste vingt-cinq ans à tirer avant la retraite, durant lesquels il estime qu'il gagnera 325 000 dollars. Le calcul est vite fait, Morán ferait tout aussi bien de braquer cet argent. Car risquer trois ans et demi de prison, qu'est-ce donc, en regard du bureau marronnasse et poussiéreux où il passe ses journées, entouré de collègues en costards de polyester ?

AMOUREUX

Aussi sec, Morán en pique le double, entendant partager le butin avec un collègue à qui il le confie, Román (Esteban Bigliardi), lequel se retrouve bien embarrassé du cadeau. Et voilà Morán en taule sous la coupe d'un caïd ressemblant trait pour trait à son patron (Germán De Silva), Román se débrouillant avec le paquet radioactif, et les collègues faisant les frais d'une hilarante inspection menée par Laura Paredes, qui incarnait l'héroïne de *Trenque Lauquen* et revient ici dotée d'une pugnacité un rien malade.

Suivant de près le magot, le film se déporte alors dans la majestueuse région des montagnes de Córdoba, où Morán est emprisonné, et où Román doit planquer l'argent sous un rocher, comme dans un conte. Les deux hommes feront, dans un ordre que le film révélera tardivement, la connaissance de deux sœurs, Norma (Margarita Molfino) et Morna (Cecilia Rainero), et d'un cinéaste, Ramon, qui logent tous dans le coin, et grâce à eux, ils entreverront enfin ce que pourrait être le temps vraiment libre, *Los Delincuentes* se désintéressant rapidement de l'argent pour s'attaquer à son vrai sujet, la liberté. Cette liberté, le film prend soin de l'épouser jusque dans sa forme, soudain lumineuse et ample, faite d'embardées et de sorties de route de plus en plus longues et tortueuses, à cheval ou en scooter (merveilleux trajet amoureux suivi des fenêtres d'un autobus), les détours offrant matière à des jeux au bord d'un ruisseau, à un tournage parmi les herbes hautes des collines et à des après-midi dans un cinéma vide à voir et revoir *l'Argent* de Bresson.

VICTORIEUX

Que les personnages principaux aient en commun un prénom pouvant servir d'anagramme réciproque, si différents soient-ils, déploie une vision de l'existence qu'embrassent les allers-retours spatiotemporels du film, comme une série de combinaisons, de jeux de cartes rebattues dans tel ou tel sens au gré de la volonté, du destin et de l'aléatoire, dont la prise en charge a finalement quelque chose de doux-amer plus que de victorieux. La vie restait à réinventer, plus intimidante encore que lorsqu'elle filait entre les gratte-ciel sombres. Mais il reste encore le temps – pour prêter l'oreille, comme nous l'enjoint le poème, à l'écho lointain des trains de marchandises traversant de nuit les Grandes Salines.

LOS DELINCUENTES de RODRIGO MORENO avec Daniel Elias, Esteban Bigliardi et Margarita Molfino… 3 h 10.

Libération

Interview par Rico Rizzitelli

Libération **Mercredi** *27 Mars 2024*

CINÉMA

Rodrigo Moreno: «Le libre-arbitre comme solution à l'oppression, à la routine»

Curieux et révolté, le cinéaste à tendance marxiste a développé une approche documentariste de la fiction, notamment via ses méthodes de casting.

Dans l'allée de son immeuble de Villa Crespo, quartier central de Buenos Aires, où il pose pour notre photographe, Rodrigo Moreno semble comme réchappé d'un film de Jim Jarmusch. Tignasse explosive tendance *Eraserhead*, grosses lunettes façon Elvis Costello et baskets rouges, le réalisateur de *Los Delincuentes* s'apprête à s'envoler en direction de l'Europe pour une rétrospective à Madrid et accompagner les sorties anglaise et française de son film. Ça tombe bien, le quatrième long métrage en solitaire du cinéaste argentin lorgne du côté des premiers films du réalisateur de *Down by Law*. *«J'ai mis du temps à écrire le scénario et ce long processus a infusé le film. En plus, la pandémie a changé notre rapport au monde. Notre relation au travail a empiré, comme les inégalités. C'est le triomphe du capital. Mes personnages tentent de se réapproprier leur existence, dont ils sont dépossédés par les contraintes du salariat.»*

«Existentielle». Révélé avec *El Custodio* (2006), Moreno s'est vu à l'origine proposer un remake d'*Apenas un Delincuente* de Hugo Fregonese, un classique du film noir argentin de 1949. Au lieu de quoi, il s'est placé à rebours de l'original: *«Contrairement au personnage initial pour qui la liberté impliquait d'être millionnaire, Morán* [le nom commun du personnage principal des deux longs métrages, ndlr] *défend la possibilité d'être maître de son temps. Le libre-arbitre comme solution à l'oppression, à la routine. Le temps acquiert ainsi une dimension existentielle.»*

En réponse à la découpe de l'Argentine orchestrée par Javier Milei, le nouveau président anarcho-libertarien élu en novembre, d'innombrables manifestations rythment le quotidien du pays sud-américain plongé dans un mois de février caniculaire. Un seul mot d'ordre s'impose partout, des piquets de grève devant le ministère du Travail jusqu'aux avant-concerts de Manu Chao, de passage dans la cité *portena*: *«La patria no se vende»* («Le pays n'est pas à vendre»).

Rodrigo Moreno a été formé à l'Université du cinéma à Buenos Aires au milieu des années 90 comme Lisandro Alonso (avec qui il est ami), Mariano Llinás ou Santiago Mitre. L'ouverture de l'école, en 1991, a précédé de trois ans la loi cinématographique qui promouvait la production nationale à travers des politiques publiques ambitieuses. Avant même la refonte complète de l'Institut national du cinéma et des arts audiovisuels (INCAA) début mars, Moreno, 51 ans, s'alarmait: *«Avec cette réforme, je n'aurais pas pu tourner* Los Delincuentes. *Ce n'est pas le capital privé qui a permis de faire le film mais les politiques publiques des pays qui l'ont coproduit. L'argument du gouvernement consiste à rationaliser les ressources et à considérer que l'INCAA "n'est pas autonome". Le cinéma obéit à une autre logique que celle des entreprises. La dépense occasionnée pour l'Etat est très faible par rapport à l'argent généré. Avec un tournage, l'économie fonctionne différemment. Vous filmez dans une ville et pendant deux mois, 100 habitants de la région en vivent.»*

Dans *El Custodio*, il racontait l'aliénation suprême d'un garde du corps, toujours dans l'ombre de son employeur. *«Dans mes films précédents, je traitais de la tension entre le travail et les loisirs. La liberté, c'est d'avoir du temps devant soi, ne pas être comme un entrepreneur. Dans le contexte argentin, je voulais défendre le libre-arbitre des travailleurs; ceux qui prêtent leur sang, leurs muscles, leurs corps pour la satisfaction des plus riches»*, rapporte-t-il dans un rade près de chez lui. Il convient à demi-mot avoir une vision marxiste du monde qui l'entoure.

Comme les membres du collectif d'El Pampero, il a toujours été curieux de la scène théâtrale foisonnante de Buenos Aires. Il y a découvert Esteban Bigliardi (Román dans *Los Delincuentes*, déjà présent dans ses deux films précédents), Germán de Silva (à la fois directeur de la banque et caïd de la prison ici) ou Cecilia Rainero (Morna, une des deux sœurs du décor bucolique de la province de Córdoba). *«J'aime qu'ils grandissent comme une troupe»*, confesse ce supporteur d'Estudiantes, le club de foot de La Plata, ville au sud-est de Buenos Aires. Il tient cette ferveur de son père, l'acteur Carlos Moreno, décédé il y a dix ans. Sa mère, Adriana Aizemberg, également comédienne, apparaît dans son dernier film.

Il dit développer une approche particulière du casting. *«Je cherche à savoir qui les acteurs sont en tant que personnes. Quand je les ai choisis, j'intègre certains de leurs éléments biographiques pour les diriger. C'est le pouvoir du cinéma de toujours capter le présent. Un film, c'est à chaque coup un documentaire, peu importe sa forme ou son genre.»*



Rodrigo Moreno chez lui, le 14 février, à Buenos Aires (Argentine).

«Anecdotes». Daniel Elias, qui joue Morán, n'avait jamais tourné avec Rodrigo Moreno: *«C'était mon premier rôle principal dans un film et je voulais tout donner. Lorsque j'ai parlé avec Rodrigo, je me suis rendu compte qu'il s'intéressait à autre chose. Il voulait connaître mon histoire, demandait des anecdotes et souhaitait apporter une touche personnelle au personnage. On a convenu que Morán viendrait de Salta* [dans le nord du pays]. *La façon dont mon personnage compte les factures vient d'un tutoriel vu sur YouTube où une Chinoise les trie à la vitesse de l'éclair. Le protagoniste a évolué comme ça par petites touches dans un dialogue permanent avec le metteur en scène»*, expliquait-il au média *Diario de la Republica*. Avant de traverser l'Atlantique, Moreno réfléchit à haute voix dans la rue, digresse sur un dialogue du film *(«il y a un monde de souvenirs qu'Internet ne comprend pas»)* et déplore qu'au festival Cinelatino de Toulouse, où il était de passage la semaine dernière, les invités ne soient plus logés chez l'habitant. Quand on évoque l'avenir, et un projet supposément intitulé «Lullaby», il esquive: *«Je vais me laisser vivre. Je crois que c'est ce que je fais de mieux.»*

RICO RIZZITELLI
(à Buenos Aires)
Photo **ANITA POUCHARD SERRA**

LE FIGARO

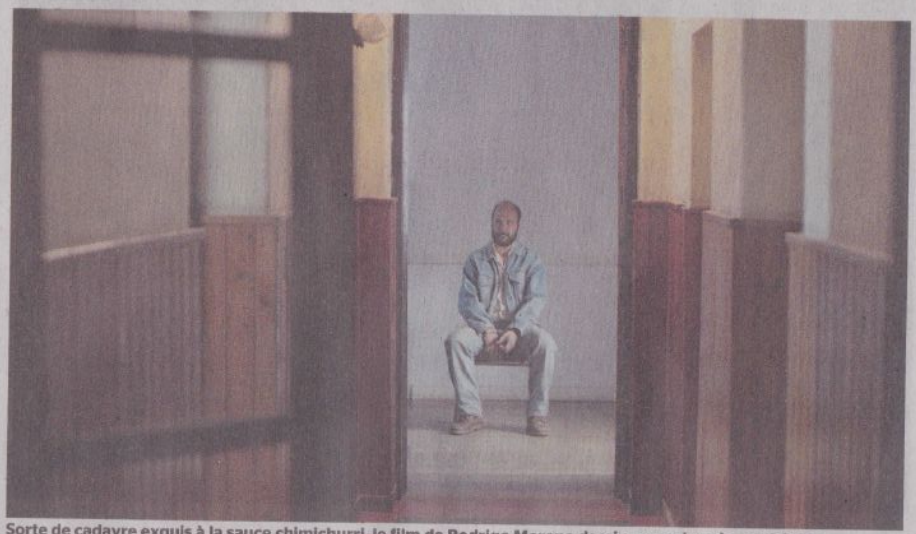
Critique de Eric Neuhoff

« Los delincuentes » : touchez au grisbi

Éric Neuhoff

Ce film aux charmes puissants met en scène un employé de banque qui organise un casse pour financer sa retraite.

C'est n'importe quoi. Un caissier organise un casse dans sa propre banque. Dans les coffres, Moran vole 650 000 dollars, qu'il enfourne dans un sac de Nylon noir. Ça, il a bien compté sur ses doigts : la somme équivaut à ce qu'il aurait touché s'il avait travaillé jusqu'à sa retraite. Le geste confine presque à l'honnêteté. Pour la peine, il effectuera trois ans et demi de prison, non sans avoir confié le butin à son collègue Roman, qui gardera le pactole jusqu'à sa sortie. Aussitôt dit, aussitôt fait. Vous suivez ? En Argentine, on ne sait pas, mais partout ailleurs le plan ne tiendrait pas debout une seconde. C'est tout le charme étrange de ces trois heures qui passent comme un souffle, avec une audace tranquille, un culot qui hausse les épaules, une invention de tous les instants. Elles sont bourrées de petites choses incongrues, telle la séquence du début où, sur un trottoir de Buenos Aires, des collègues débattent du meilleur moyen d'arrêter de fumer ou cette dame au guichet qui a la même signature qu'un autre client.



Sorte de cadavre exquis à la sauce chimichurri, le film de Rodrigo Moreno dessine une chronique aérienne et désenchantée, un récit à tiroirs bercé par les tangos d'Astor Piazzolla. WANDA CINE/ARIZONA FILMS DISTRIBUTION/JHR FILMS

Escapade rurale

La vraisemblance n'est pas le souci principal de Rodrigo Moreno. Quant au suspense, la belle affaire ! Nous ne sommes pas chez Hitchcock. *Los delincuentes* est libre, sinueux, picaresque. Le film échappe à toutes les étiquettes. Le patron de la banque et le gangster qui règne sur la prison sont joués par le même acteur. Pourquoi ? C'est comme ça. Roman cache le trésor d'abord dans un placard de son appartement, puis sous un rocher perdu au fin fond de la province de Cordoba. Cette escapade rurale permet d'assister à un pique-nique au bord d'un lac, de croiser de mystérieuses jeunes filles à la Rohmer (notez que les sœurs en question s'appellent Norma et Morna), de suivre un documentariste caméra au poing, de monter sur un cheval baï.

Un 33-tours du groupe Papoo's Blues sert de sésame. L'enquêtrice soupçonne tout le monde, s'arrache les cheveux. L'intrigue s'offre des digressions, des tête-à-queue. Il y a des jeux, des chansons, des énigmes. Cette chronique aérienne et désenchantée n'est pas sans rappeler *La flor*, de Mariano Llinas, qui durait quatorze heures. Un doux anarchisme baigne l'ensemble. Se lever chaque matin pour aller au bureau, merci bien. Il s'agit soudain de changer la vie, de la rendre un peu poétique, bref de se la couler douce. Vaste programme. Les prénoms des uns et des autres sont des anagrammes et il ne faut surtout pas y chercher de raison précise.

Récit à tiroirs

Les tangos d'Astor Piazzolla bercent ce récit à tiroirs qui n'hésite pas à traiter le réalisme par-dessus la jambe. Moreno a le don de nous mettre dans sa poche. C'est la surprise de la saison. Sorte de cadavre exquis à la sauce chimichurri, son film bourdonne de questions non résolues. Par exemple, quel est le film français que les protagonistes vont voir au cinéma ? Bref, adieu la routine. Ce mot d'ordre mérite réflexion. Sur l'écran, en tout cas, il produit un effet enchanteur. ■

« Los delincuentes »
Thriller de Rodrigo Moreno
Avec Daniel Elias, Esteban Bigliardi, Margarita Molfino
Durée : 3h10
Notre avis : ●●●◐

l'Humanité

Critique de Michaël Mélinard

Los delincuentes, la liberté à tout prix

CINÉMA Un employé de banque décide de voler son établissement pour s'octroyer, avec le produit de son larcin, une retraite anticipée, quitte à passer quelques années en prison.

***Los delincuentes*, de Rodrigo Moreno, Argentine, Luxembourg, Brésil, Chili, 3 h 10**

Il n'y a pas qu'en France que l'âge du départ à la retraite pose question. À Buenos Aires, Moran, employé de banque modèle, en a assez de travailler. Pour s'offrir la possibilité d'arrêter, il franchit le Rubicon. La quarantaine bien sonnée, il décide de voler son établissement en subtilisant l'argent qu'il est censé protéger. Il ne cherche pas, au contraire des braqueurs, à réaliser le coup du siècle. Il veut juste s'assurer de quoi survivre et anticiper sa retraite. Son désir de se libérer de son quotidien laborieux est si fort qu'il est prêt à passer par la case prison. En effet, son projet fou repose sur une idée simple. Moran dérobe l'argent d'un coffre et confie la somme à son collègue Roman. Puis, il va se livrer à la police pour plaider coupable. Avec, selon ses prévisions, quatre ans de détention.

C'est tout un système de formatage de l'amour et du désir que dénonce le cinéaste.

À sa sortie, le butin partagé avec son complice leur permettrait, chacun de son côté, de se la couler douce. Si le plan se déroule au départ sans accroc, la méfiance de la banque à l'égard de ses propres employés met du sable dans les rouages. En outre, une rencontre amoureuse modifie les trajectoires des deux personnages. Éloge de l'hédonisme et d'un retour à la nature, les « delincuentes » (délinquants) du titre ne désignent pas que deux Pieds nickelés. C'est tout un système de prédation des richesses, d'aliénation au travail et de formatage de l'amour et du désir que le cinéaste Rodrigo Moreno dénonce avec des cadres d'une grande beauté formelle et quelques split screens. C'est aussi un hommage à la liberté des artistes, ici personnifiée par Norma et Morna, comédiennes, et Ramon, un réalisateur chilien. Ce goût pour les anagrammes, la fable, les situations picaresques confère une certaine drôlerie à ce film volontiers anar. Mais, en dépit de cet humour, sa propension à donner corps à la libération des personnages en adoptant une liberté de ton, du récit et de l'approche formelle est aussi sa limite. Car ses trois heures dix apparaissent parfois poussives, ses chemins de traverse trop tortueux et lents à se dessiner. C'est la force et la faiblesse de ce trop long métrage ambitieux qui ne condamne pas la rapine en une sorte de pied de nez subversif au dieu argent et à ses adeptes.

MICHAËL MELINARD

Le Canard enchaîné

Critique de Anne-Sophie Mercier

Los Delincuentes

Curieux film, signé de l'Argentin Rodrigo Moreno, formidable dans sa première partie, cynique à souhait, et qui s'étire à l'infini ensuite (3 h 10).

Deux salariés d'une banque de Buenos Aires, rongés par l'ennui, décident de s'allier : l'un vole à l'établissement une somme énorme, et l'autre doit cacher l'argent en attendant que le premier, qui s'est dénoncé, sorte de prison. Leur but : échapper, grâce à cette fortune, à la tyrannie du salariat et vivre sans travailler, enfin. Leur quête de liberté se révèle complexe et chaotique.

Même si le film semble par moments interminable, on a rarement aussi bien montré la monstrueuse routine qui s'impose au petit salariat du tertiaire. – **A.-S. M.**

Critique de Pascale Vergereau

Los delincuentes

À Buenos Aires, un petit employé de banque vole sur son lieu de travail une somme équivalente à l'intégralité de son salaire jusqu'à la retraite. Il mouille un collègue en le chargeant de cacher le magot en montagne. Pendant que l'argent dort, les deux hommes rêvent d'une nouvelle vie. Dans de somptueux paysages, une attachante ode à la liberté, qui ne nécessitait pas, toutefois, d'être aussi longue. *3 h 10.* (Pascale Vergereau)

Midi Libre 80 ans

Critique de Jérémy Bernède

"Los delincuentes"

FABLE

➢ *Film argentin de Rodrigo Moreno avec Daniel Elias, Esteban Bigliardi, Margarita Molfino.*



Une autre vie est possible, loin de la grisaille. ARIZONA DISTRIBUTION / JHR FILMS

Trésorier sans histoire ni rêve d'une banque de Buenos Aires, Morán décide, un beau jour, d'y voler une grosse somme d'argent. Pas n'importe quel montant : très exactement deux fois ce qu'il toucherait s'il travaillait jusqu'à la retraite. Deux fois car pour le plan qu'il a échafaudé, il lui faut un complice insoupçonnable, il lui faut son collègue Román, l'employé modèle.
L'idée de Morán : lui confier tout l'argent, se dénoncer à la police, purger sa peine (qui sera écourtée pour bonne conduite), puis se partager le butin et enfin, ne plus jamais travailler ! Bien sûr, rien ne se passe comme prévu pour nos antihéros. Morán se fait racketter par le caïd de la prison (joué par le même acteur que le patron de la banque ; car les oppresseurs sont tous les mêmes), tandis que Román souffre de faire face à l'enquête interne à la banque, mais aussi de garder l'argent chez lui. Sur les conseils de Morán, qui y avait trouvé refuge (et tellement plus comme on l'apprendra plus tard) avant de se rendre à la police, Román va cacher le butin loin de la ville, dans un coin de nature sauvage.

Une fable écolo et anar

D'une audace formelle discrète mais remarquable, *Los delincuentes* fait montre dans sa narration d'une liberté si douce, si folle, et dans son ton d'une drôlerie si fine, si décalée, qu'il obtient sans rien forcer notre totale attention 3 h 10 durant. Oui, c'est un film fleuve, mais on ne s'y noie pas, on s'y baigne et qu'est-ce que ça fait du bien ! Qu'est-ce que ça éclaircit aussi les idées ! À l'entretien d'un suspense criminel, le film préfère la scrutation du parcours de ces deux "délinquants" miroirs (dont les prénoms et ceux des trois personnages clés qu'ils vont rencontrer, sont des anagrammes de "roman", car le salut est dans la fiction). À leur suite, il nous fait peu à peu apprécier la possibilité d'une autre vie, simple, en symbiose avec la nature, tournée vers l'oisiveté, plus préoccupée d'aimer que de posséder. Bref, c'est une fable, une merveilleuse fable, paisiblement écolo, anticapitaliste et anar. *Adónde está la libertad ?*, chante Pappo's Blues à toute la fin. Maintenant on sait.

Jérémy Bernède

LOS DELINCUENTES
Hebdomadaires

Télérama

Critique de Marie Sauvion
1/3

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE



WANKA CINE/LES FILMS FAUVES/RIZOMA FILMS/JIRAFA CINE/JAQUE PRODUCCIONES

« LOS DELINCUENTES », DE RODRIGO MORENO

En Argentine, un employé de banque dérobe une grosse somme et s'enfuit. Au-delà de la critique tragi-comique d'un système aliénant, une ode à la liberté et à la douceur de vivre.

Télérama

Critique de Marie Sauvion
2/3

LE RENDEZ-VOUS



LOS DELINCUENTES

RODRIGO MORENO

| Argentine/Luxembourg/Brésil/Chili (3h10)
| Scénario: R. Moreno.
Avec Daniel Elias, Esteban Bigliardi, Margarita Molfino, Germán De Silva.

Costard bleu couronné d'une moustache grise, Del Toro enguirlande ses subalternes : *« Savez-vous depuis combien de temps je travaille ici ? Cinquante-cinq ans ! »* La drôlerie, bien sûr, naît du fait qu'il doit avoir la soixantaine et que personne ne devient banquier en culottes courtes. *« C'est une façon de dire,* balaie le chef. *Pour… une vie entière consacrée à ça. »* Toute une vie dans la banque, dans ce décor marronnasse hors d'âge, avec le faux plafond pour horizon, voilà le destin auquel vient justement d'échapper Morán (Daniel Elias) en dérobant 650 000 dollars au nez et à la barbe de ses collègues – d'où l'ire du patron. L'indélicat trésorier de l'agence mûrissait-il son forfait depuis longtemps ? L'absence imprévue d'un caissier, son camarade Román (Esteban Bigliardi), l'a-t-elle poussé à accélérer le mouvement ? En tout cas, le quadragénaire a fait ses comptes et emporté l'équivalent de vingt-cinq années de salaire, ni plus, ni moins. Pas de quoi flamber, non, mais de quoi vivre sans pointer. Pour ce luxe absolu, une existence de congés, Morán se dit prêt à payer un prix qu'il juge modique : six ans de prison, réduits à *« trois ans et demi pour bonne conduite »*.

Ces calculs précis, l'intéressé les détaille après coup à son ami médusé, dans un troquet de Buenos Aires. Morán a besoin de Román, en effet, pour planquer le sac de billets verts le temps de son incarcération, en échange de la moitié du butin. À ce stade de l'histoire, la proximité de leurs prénoms, composés des cinq mêmes lettres, produit déjà son étrangeté, plus tard décuplée par l'apparition d'autres personnages-anagrammes : Norma, Morna et Ramón. Découvert à Cannes 2023 dans la sélection Un certain regard, *Los delincuentes* s'affranchit d'emblée du genre « film de casse » par sa quasi-absence de suspense ou de ressorts policiers, mais s'émancipe aussi du réalisme pour embrasser un romanesque de digressions et de divagations. Cet amour de la fiction rappelle l'extraordinaire *Trenque Lauquen*, de l'Argentine Laura Citarella (lire ci-contre), d'autant que le long métrage de son compatriote Rodrigo Moreno, d'une durée fleuve de trois heures dix, se construit lui aussi en deux parties.

Qu'attendre du cinéma, sinon l'inattendu ? Il se niche partout dans *Los delincuentes*. À la banque, pour commencer, où la matinée du vol débute sur une bizarrerie troublante : une vieille dame se voit refuser un chèque car sa signature se révèle parfaitement identique à celle d'un autre client. *« Il y a des gens qui ont la même voix. Il y a même des gens qui ont la même vie »*, avance la brave Marianela, personnage secondaire merveilleusement saisi dans ses empêchements et dont l'unique étincelle de fantaisie se résume à des ongles vernis multicolores. En quelques scènes, l'auteur dessine un quotidien uniforme et intemporel aux contours de geôle – chambre forte, clés, barreaux, pause clope sur le trottoir, et rebelote –, épousant sans équivoque, croit-on, la cause de l'évadé Morán.

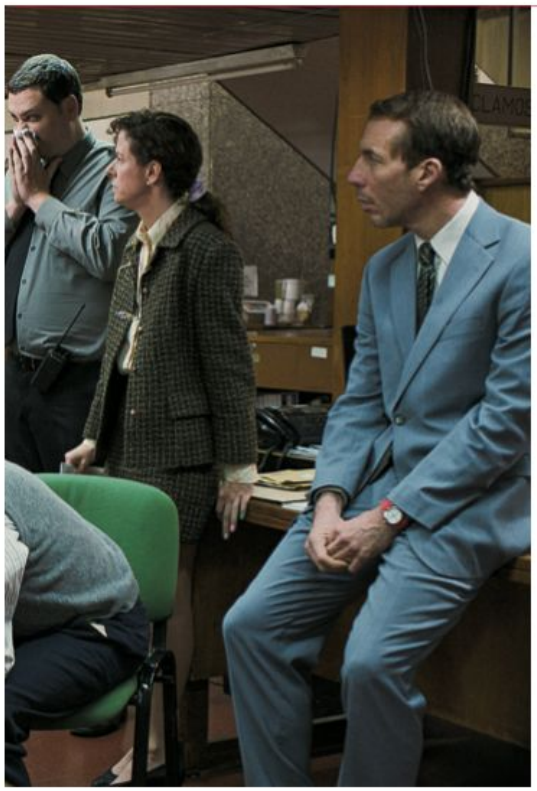
Le cinéaste lui adjoint cependant un double, à la fois miroir et antithèse, et s'amuse à les réunir tantôt dans le reflet d'une glace, tantôt dans un effet de split-screen. À la rondeur rouée de Morán, il oppose le longiligne et craintif Román, complice d'un méfait qui ronge son sommeil et témoin, aussi, de ses conséquences concrètes : enquête interne, appointements diminués pour Marianela, renvoi pur et simple du vigile…

En parallèle, le coupable, qui s'est rendu comme prévu, purge sa peine et subit le racket d'un caïd au nom de footballeur, Garrincha, interprété par Germán De Silva – lequel joue également, riche idée, le banquier Del Toro. Comment signifier plus clairement que la domination, partout, aliène ? C'était déjà le propos d'*El custodio* (2007), seul long métrage de Rodrigo Moreno distribué en France à ce jour, où le garde du corps d'un ministre tra-

WANKA CINE/LES FILMS FAUVE/RIZOMA FILMS/JIRAFA CINE/JAQUE PRODUCCIONES

Télérama

Critique de Marie Sauvion
3/3



Le fil narratif entrecoupé de divagations fait de ce « film de casse » une échappée belle.

vaillait surtout à encaisser les humiliations. S'il s'en tenait là, à cette étude tragi-comique d'un modèle occidental standard, figé entre fauteuil de bureau grinçant et tunnel d'ennui jusqu'à la retraite, *Los delincuentes* ferait un excellent film social. Il vise cependant plus loin, et même à perte de vue. Soit à près de 700 kilomètres à l'ouest de Buenos Aires, dans la province de Córdoba, où Morán enjoint Román d'aller enterrer l'oseille en pleine nature. La seconde partie démarre ainsi sur une paradisiaque parenthèse, au bord d'une rivière, où le délinquant malgré lui accepte l'invitation à pique-niquer de trois chaleureux inconnus…

Superbement inspiré dans ses choix musicaux (Piazzolla, Poulenc, Saint-Saëns, avec un goût prononcé pour le hautbois), le cinéaste pousse sans complexe le bouchon des hasards et coïncidences, brouille la chronologie et mise sur les flash-back pour révéler les incroyables chassés-croisés, y compris amoureux, de sa paire d'antihéros. La cavale à la coule de Morán l'a conduit dans ces parages avant que Román n'y entrevoie, à son tour, en quelques heures de vacances bien remplies (de baignade, de jeu, d'un baiser…), une autre vie possible. Aux images documentaires de la capitale répond la contemplation éblouie, sereine, des grands espaces. Un naïf espoir de western, dégagé des contraintes horaires, de la rentabilité, de l'époque *(« il y a un monde de souvenirs qu'Internet ne comprend pas »)*, où filmer des fleurs sauvages, écouter un vinyle et faire l'amour suffiraient aux journées d'un (mal)honnête homme.

Jamais l'argent en tant que tel n'aura si peu compté au terme d'un braquage, car seule importe finalement la question du temps gagné, vraiment libre, et de ce qu'on en fait. Programme politique pour pays en crise ou pleutre individualisme d'un *« fou »* et d'un *« pauvre type »*, pour citer Norma la campagnarde ? Libre, l'interprétation l'est tout autant.

— ***Marie Sauvion***

LIRE aussi p. 28.

Hélas
Bof
Bien
Très bien
Bravo

UNE ACTRICE À SUIVRE

D'un film à l'autre, Laura Paredes enquête et enchante. Si *Trenque Lauquen*, le diptyque de Laura Citarella sorti l'an passé et dont la singulière actrice cosignait le scénario, lui offrait la vedette en botaniste à l'imagination fertile, elle se distingue cette fois dans une partition plus modeste : c'est elle qui mène drôlement, façon flic de série télé, les interrogatoires des salariés de la banque. Pilier de la compagnie théâtrale Piel de Lava, qui participe de la vitalité de la scène indépendante argentine, Laura Paredes, 43 ans, est de tous les grands projets du collectif El Pampero Cine *(La flor, Trenque Lauquen)*, mais vient aussi de marquer les esprits en victime de la dictature dans *Argentina, 1985*, de Santiago Mitre. Une fois qu'on l'a vue, on ne l'oublie plus…

CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES…

EXALTÉS

O CORNO, UNE HISTOIRE DE FEMMES, une ode à l'héroïsme féminin et à la solidarité dans l'Espagne franquiste.
44

REVIGORÉS

La country solaire de **WAXAHATCHEE** distille une quiétude qui cache quelques tourments.
52

BOUSCULÉS

Caroline Hinault invite à **TRAVERSER LES FORÊTS,** bien accompagnée par le poète Dante.
56

RENVERSÉS

S 62° 58', W 60° 39', une étrange épopée sur fond de réchauffement climatique.
62

DÉROUTÉS

Le musée du Luxembourg mêle sport et design avec **MATCH.** On joue le jeu avec joie.
64

Télérama

Dossier de Jérémie Couston
1/2

CINÉMA



Par Jérémie Couston

Élu en novembre à la tête de l'Argentine, l'ultra-droitier Javier Milei mène une guerre contre la culture. Depuis les marges, les figures du jeune cinéma entrent dans la lutte. Et défendent leur manière de créer, fauchée et solidaire.

LES INDÉS FONT DE LA RÉSISTANCE

En Argentine, la saison de la tronçonneuse est ouverte. Le président anarcho-capitaliste Javier Milei, qui a fait de la scie mécanique son emblème, a tenu ses funestes promesses de coupes à blanc dans les finances publiques. Élu en décembre 2023 sur un programme ultralibéral d'assainissement des institutions façon écuries d'Augias, le « Trump de la pampa » a entamé les hostilités en fermant du jour au lendemain les bureaux de Télam, la première agence de presse d'Amérique latine, fondée par Juan Perón en 1945 et accusée de « propagande kirchnériste », une référence à l'ex-présidente de centre gauche Cristina Fernández de Kirchner (2007-2015), ennemie jurée de Milei. Cette atteinte, d'une brutalité inédite, au droit d'information s'inscrit dans le « choc d'austérité » promis par la « loi omnibus », en cours de discussion au Congrès argentin et dont les deux piliers sont la dérégulation massive de l'économie et le détricotage de l'État, considéré par le président d'extrême droite comme une *« organisation criminelle »* au service de l'*« aberration »* de la justice sociale…

Pour en finir enfin avec la gravissime crise économique que traverse le pays, structurellement endetté et étranglé par une inflation à trois chiffres en 2023, Javier Milei a trouvé le coupable idéal : « la caste ». Il range derrière cet épouvantail antisystème l'intégralité de ses opposants politiques et plus généralement toute personne qui profiterait de l'argent argentin : fonctionnaires, enseignants, médecins, artistes… *« Pour Milei et pour toute une frange de la population, l'artiste, comme le scientifique, est un parasite de la société,* se désole le cinéaste Rodrigo Moreno. *Ce n'est pas un hasard si la majorité des disparus pendant la dictature militaire* [1976-1983, ndlr] *étaient aussi des artistes, des scientifiques, des syndicalistes… Milei et ses soutiens ne vont pas au cinéma, ne lisent pas : ils rejettent l'idée même de culture, d'expérimentation, de pensée non conventionnelle. »*

Dans son dernier film, *Los delincuentes*, film de braquage sans arme ni violence, mais aussi sublime ode à la nature et à l'oisiveté, Rodrigo Moreno questionne la notion de liberté, érigée en totem par le nouveau président : *« Le nom de sa coalition, La libertad avanza* [“la liberté avance”, ndlr], *entretient une confusion sémantique. Sa liberté est seulement en-*

LUIS ROBAYO / AFP

Télérama

Dossier de Jérémie Couston
2/2



LUIS ROBAYO / AFP

Lors d'une manifestation contre les coupes dans le budget de l'Institut du cinéma argentin, à Buenos Aires, le 14 mars.

trepreneuriale, c'est celle du marché, la liberté de vendre ses organes ou de virer les employés. Pour Milei, tout ce qui ne sert pas le capitalisme est inutile, l'éducation est un coût, pas un investissement. Mon film se positionne clairement à l'opposé, contre l'idée que tout doit être productif.»

Alors que les cent jours de la présidence Milei ont été fêtés par des manifestations et des *cacerolazos* («concerts de casseroles») contre sa politique autoritariste, le cinéma argentin s'enfonce dans une crise institutionnelle sans précédent. Déjà fortement affaiblie par la pandémie – les deux tiers des spectateurs ne sont pas encore revenus dans les salles –, l'industrie du septième art, à l'instar de tout le secteur culturel, subit de plein fouet le tronçonnage annoncé. La politique protectionniste héritée du péronisme, qui a longtemps permis à l'Argentine d'avoir la cinématographie la plus fringante d'Amérique latine, est sur le point de voler en éclats. Début mars, l'Institut national du cinéma et des arts audiovisuels (Incaa), équivalent de notre Centre national du cinéma, qui finançait les films argentins en prélevant une taxe de 10% sur chaque ticket, a annoncé des licenciements massifs et la privatisation de l'École nationale d'expérimentation et de réalisation cinématographiques (Enerc). Privés de subventions, deux événements majeurs, le festival de Mar del Plata et le Ventana Sur, le plus grand marché du film de tout le sous-continent, sont menacés d'extinction. Sans compter la vente, symbolique, du cinéma Gaumont à Buenos Aires, propriété de l'Incaa, qui projetait depuis plus d'un siècle majoritairement des films locaux. *«À la différence des gouvernements précédents, Milei n'essaie pas de reprendre en main le monde culturel, mais tout simplement de l'anéantir. C'est une déclaration de guerre. Depuis trois mois, ce sont donc des attaques permanentes contre le cinéma, le théâtre, les artistes, comme si nous étions coupables de la décadence du pays…»* Mariano Llinás ne mâche pas ses mots. Le réalisateur de *La Flor* (2018), prodigieux film-fleuve de près de quatorze heures qui a replacé le «nouveau cinéma argentin» à l'avant-garde du septième art, a fondé El Pampero Cine avec ses compatriotes Laura Citarella, Agustín Mendilaharzu et Alejo Moguillansky. Le collectif émerge au début des années 2000, en même temps que la crise économique qui frappe l'Argentine. Invité d'honneur du festival Regards Satellites, à Saint-Denis, au nord de Paris, au début du mois de mars, le quatuor, venu en partie du théâtre et passé par la critique cinéma, a instauré une nouvelle façon de produire des films, plus collaborative, plus horizontale, plus économe, qui remet volontiers en cause la notion d'auteur: chaque membre du collectif est à la fois producteur, scénariste, acteur, cadreur, parfois monteur, dialoguiste, chef opérateur. Il n'est pas rare que le réalisateur raccompagne chez eux des techniciens. La hiérarchie entre l'équipe technique et artistique s'estompe, pour gagner en autonomie et en indépendance. *«La richesse d'un film ne vient pas de l'argent qu'on y injecte mais du temps qu'on se donne pour le faire»*, revendique Agustín Mendilaharzu.

Cette agilité créative peu commune, en marge du circuit subventionné, préserverait-elle le collectif des oukazes ultralibéraux de Milei? Sans minimiser le danger, Laura Citarella rappelle que *«la situation en Argentine n'est que la nouvelle émanation d'un populisme d'extrême droite qui sévit partout dans le monde. Le Brésil a résisté à Bolsonaro. C'est notre tour»*. Même si les membres d'El Pampero Cine ne se sont pas gênés pour critiquer l'absence de vision et les aberrantes erreurs de gestion du CNC argentin d'avant Milei, ils refusent d'avoir une attitude arrogante. *«Il faut désormais se ranger du côté de ceux qui nous ont méprisés pendant vingt ans,* assume Alejo Moguillansky, *faire front ensemble, on est tous dans le même bateau. Il n'y a pas d'artistes marginaux sans artistes officiels. Quoi qu'il advienne, nous continuerons à faire du théâtre et du cinéma. L'idée de survivre est en nous depuis toujours.»* ●

À VOIR

Los delincuentes, de Rodrigo Moreno, en salles.
LIRE p. 41.

Politis

Entretien par Christophe Kantcheff
1/3



ARIZONA FILMS

Quand bien même il y a un casse dans une banque, *Los Delincuentes* n'est pas un film de genre, ou alors du genre éco-anarchiste.

entretien

« TOUS LES JEUX SONT À LA FOIS SÉRIEUX ET GRATUITS »

LOS DELINCUENTES / Rodrigo Moreno / 3 h 09

Comment acquérir son indépendance ? C'est la question qui traverse *Los Delincuentes*, du cinéaste argentin RODRIGO MORENO, film ludique et enthousiasmant. CHRISTOPHE KANTCHEFF

Scène d'ouverture : Morán (Daniel Elias) parcourt les rues de Buenos Aires pour se rendre à son travail d'employé de banque. Générique de fin : le même Morán sillonne à cheval un paysage de campagne. Que s'est-il passé entre-temps ? Un élan personnel émancipateur conduisant à un changement de vie radical.

Dans la première partie de ce film de trois heures qui passent à la vitesse grand V, Morán met en œuvre un casse audacieux : il subtilise une grosse somme dans le coffre de la banque dont il est l'employé, en impliquant un de ses collègues, Román (Esteban Bigliardi), qui devient ainsi son complice. La somme représente autant de mois de salaire jusqu'à leur retraite ; Román doit la mettre en lieu sûr pendant trois ans et demi, le temps que Morán purge sa peine – parce qu'il a décidé de se rendre pour ne pas vivre avec la police à ses trousses.

Pour autant, *Los Delincuentes* n'est pas un film de genre. Ou alors du genre éco-anarchiste, pas dans la lignée de *Scarface*. Ces « délinquants » *(delincuentes)* sont des hommes ordinaires qui veulent échapper à la routine et à l'ennui. Morán le dit explicitement : il aspire à travailler et à vivre autrement. Comme le font ces trois

Politis

Entretien par Christophe Kantcheff
2/3

« originaux », un vidéaste et deux sœurs, rencontrés sur sa route avant son incarcération, qui réalisent dans une nature collineuse et splendide un film sur les fleurs. Par un effet miroir, Román rencontre aussi, plus tard, ce même trio, dont Norma (Margarita Molfino). Il en tombe amoureux comme Morán avant lui (le jeu des symétries entre les personnages s'accompagne d'anagrammes sur leurs prénoms : Morán, Román, Norma, Morna, Ramón…).

Je n'ai pas de dette envers la réalité. En revanche, je paie ma dette au cinéma.

Le cinéaste argentin Rodrigo Moreno, dont c'est ici le sixième long métrage, questionne la fameuse et prétendue « valeur travail » dans un film gorgé d'humour et de sensualité. Franchement libertaire, avec un petit parfum années 1970 – même s'il se déroule de nos jours (on n'y voit cependant pas de téléphone portable, c'est rafraîchissant !) –, *Los Delincuentes* met en scène une utopie réalisée. Non collective – c'est là qu'il est bien de notre temps –, celle-ci concerne quelques individus. Elle n'en est pas moins cruciale.

Le film témoigne aussi d'une forte croyance dans les vertus de la fiction et les pouvoirs du cinéma. Sa remise en cause de l'argent roi, vache sacrée des banques et du capitalisme, passe par des extraits de *L'Argent*, le film de Robert Bresson, qui fascine Román quand il va le voir dans une salle de Buenos Aires. Les personnages sont aussi gagnés par le goût de la poésie, littéralement libératoire, puisque des taulards endurcis se réforment en y devenant eux-mêmes sensibles. Le conte, dans l'utopie, prend toute sa place. Comme le plaisir d'être face à une œuvre pour laquelle le bonheur est une idée neuve !

Rencontre avec un cinéaste prônant l'émancipation, dont le pays est désormais aux mains d'un dangereux libertarien.

Pour trouver la liberté faut-il nécessairement cambrioler une banque ?

Non. Le message du film n'est pas de dire qu'il faut nécessairement commettre un délit ou un crime pour accéder à la liberté. En revanche, il n'y a pas de liberté sans prise de risques. Cela implique de défier le pouvoir, le patronat, etc. La liberté s'acquiert.

Le travail ne peut-il pas être émancipateur ?

Le film ne se situe pas contre le travail. En revanche, il interroge la routine, la lassitude, le vide de sens que le travail peut générer. Le travail en soi n'est pas le problème. Et, en effet, il peut être émancipateur. Il y a un échange dans le film entre Norma et Morán, où celui-ci dit : *« J'aimerais être comme toi et ne pas travailler »*, et elle réplique : *« Mais je travaille ! »* La différence, c'est que Norma ne dépend d'aucune hiérarchie ou de toute autre forme d'injonction, comme le fait que chaque minute du temps de travail doit être productive et rentable. C'est cela qu'il faut interroger.

L'argent est très présent, soit physiquement, soit par l'intermédiaire du film de Bresson. L'argent est-il gage de liberté ?

C'est ce que pense Morán au début. Mais le film lui-même va changer sa propre vision de l'argent, en replaçant au centre la question de la liberté. Morán va prendre son indépendance vis-à-vis de l'argent. À la fin, on ne sait pas trop s'il a avec lui le butin qu'il a dérobé ou s'il l'a abandonné, ce qu'il va en faire, etc. J'ai volontairement laissé ce mystère car, au fond, ce n'est pas mon propos de savoir ce que va devenir le résultat de ce braquage.

Ce butin devient même un poids inutile : aux côtés de Norma, Morán découvre une autre façon de vivre, dans laquelle l'argent n'est plus une question ou un problème. Il y a là un parfum de socialisme utopique…

Oui, il est juste de pouvoir faire un lien avec cette forme d'utopie. Surtout quand il est avec Norma, sa sœur et son ami vidéaste, dans un paysage où la nature est très belle et le temps distendu. Mais, quand j'ai pensé le film, je ne cherchais pas à faire un lien avec le socialisme utopique. J'ai voulu créer un espace qui soit exempt de tout moteur narratif conventionnel et qui offre au spectateur une expérience ludique. On peut voir comment fonctionne cet espace à travers un prisme politique ou philosophique. Moi, je me suis attaché à le penser dans un cadre strictement cinématographique.

La dimension ludique est en effet très forte dans votre film. En particulier avec les anagrammes sur les prénoms, le jeu sur le nom des villes auquel s'adonnent les personnages, les symétries de situation… Est-ce que ce sont des jeux gratuits ou des jeux sérieux ?

Je pense que tous les jeux sont à la fois sérieux et gratuits. En ce qui concerne les anagrammes sur les prénoms, il s'agissait de faire entendre un langage non réaliste, qui soit lui aussi purement cinématographique. Quant à la scène où ils jouent avec les lettres des noms de villes, c'est un moment d'arrêt de la narration : le fil conducteur de l'intrigue, censé toujours apparaître, est ici remisé au second plan.

Le film peut faire songer à la littérature à contraintes, celle de l'Oulipo, et à Georges Perec en particulier, dont les jeux de langage étaient à la fois légers et graves…

Les exercices de Perec m'ont toujours intéressé. Je n'ai pas pensé directement à lui au moment de l'écriture ou de la préparation du film. Mais, en effet, je m'impose certaines contraintes, dont des contraintes idiomatiques. Je porte une très grande attention aux codes langagiers. Par ailleurs, dans ma vie quotidienne, les jeux de mots sont permanents. C'est une dynamique qui fait partie de moi et qui transparaît dans tous mes films. Plus largement, cela contribue à s'échapper de la représentation calibrée, voire normative, de la réalité qu'un certain cinéma donne à voir.

La poésie et l'émotion qu'elle suscite sont aussi très présentes. Pourquoi ?

Je voulais faire vivre ensemble différents éléments dans le film, dont la poésie. De façon plus concrète, la poésie occupe une fonction narrative très claire. Norma, en lisant un poème à Morán, s'en sert comme d'un outil de séduction. Surtout, elle le lit intégralement à l'écran, la durée de lecture est longue. De la même manière, dans la scène de la prison, la poésie figure le temps qui a passé, les trois ans et demi que Morán a passés derrière les barreaux. Mais surtout le poème est lu du début à la fin. Il est matériellement présent.

Dans une controverse opposant Éric Rohmer à Pasolini, intitulée « cinéma de poésie contre cinéma de prose », le premier défendait l'idée que la force poétique au cinéma s'incarnait dans la matérialité de la poésie, dans sa présence à l'écran, et non dans l'idée d'un cinéma poétique, d'une esthétique poétique. Certes, il y a des scènes dans *Los Delincuentes* qui s'inscrivent dans une atmosphère poétique. Mais les deux moments fondamentaux où la poésie s'inscrit dans le film, ce sont les deux moments de lecture.

Politis

Entretien par Christophe Kantcheff
3/3

Los Delincuentes est un polar, un film d'amour, un film de truands, un western, un conte, un film sur la ville, un film sur la campagne : est-ce un film-monde ?

C'est un film libre. Par son langage, il touche à ces différents genres, avec chacun ses différents codes, mais sans chercher à leur appartenir.

Le film puise abondamment dans les moyens narratifs, visuels ou sonores qu'offre le cinéma : les flash-back, le _split screen_, les fondus enchaînés, la musique… Ce qui crée une forme de jouissance par l'artifice.

Cela tient à mon rapport au réalisme. Mon film n'a pas de comptes à rendre à la réalité. Je n'ai pas de dette envers elle. En revanche je me dois d'être juste envers le cinéma, je lui paie ma dette. D'où le fait qu'il y ait une évidence de l'artifice. Il fallait que l'artifice soit visible parce que c'est précisément lui qui fait le cinéma. Le cinéma relève de l'artifice.

De quel cinéma vous sentez-vous l'héritier ?

À travers ce film, j'assume ma filiation avec la tradition du cinéma français moderne. Je considère que le dialogue qu'a entretenu le cinéma français avec le cinéma classique américain est particulièrement riche et même qu'il est le plus riche de l'histoire du cinéma. À partir des années 1950, avec Jean-Pierre Melville, jusqu'à la Nouvelle Vague. J'apprécie l'inventivité avec laquelle les Français ont revisité les grands classiques : le policier avec Melville ou Chabrol par exemple. La façon dont ils ont réinterprété le cinéma américain des années 1930 et 1940. On peut trouver cela daté aujourd'hui. Mais c'est encore très présent pour quelqu'un comme moi qui viens de territoires éloignés de la France. L'apport de la Nouvelle Vague y est encore très prégnant.

Passons à une question sur la situation en Argentine : de quelle façon Javier Milei s'attaque-t-il à la culture, et plus particulièrement au cinéma ?

Le gouvernement de Milei, via les coupes budgétaires, cherche à détruire toute politique publique : que ce soit sur le plan culturel, éducatif, de la santé… Or, des scandales liés à la corruption de certains des membres de ce gouvernement, qui n'est en place que depuis trois mois, ont déjà éclaté. Si l'on compare ce que représentent les économies réalisées avec les coupes claires opérées dans le secteur du cinéma, par exemple, et la totalité des sommes en jeu dans ces scandales de corruption, on a un rapport du simple au triple ou au quadruple. En outre, le ministère de la Défense vient d'acquérir quelques dizaines d'avions de combat. L'intention du gouvernement n'est pas de faire des économies mais de mettre en pratique un mépris très profond envers toute pensée intellectuelle et critique.

Comment résister, comment continuer ?

Il y a quelques jours, à Buenos Aires, s'est tenue une manifestation lancée par la communauté du cinéma. Qui s'est terminée par une répression très vive, avec des violences policières et l'arrestation de quatre personnes. Nous, les cinéastes, dès que nous sommes à l'étranger, dans des festivals, nous parlons de la situation de l'Argentine, nous organisons des conférences de presse pour sensibiliser, considérant que le cinéma argentin est connu dans le monde entier, et donc qu'il a une identité.

Pour moi, en tant que cinéaste, c'est préoccupant. Mais c'est surtout en tant que citoyen que je trouve la situation vraiment grave. Ce gouvernement exerce le pouvoir de façon grossière, brutale. En seulement trois mois, il a commis énormément de dégâts. Moi qui me considère comme quelqu'un de républicain et de démocrate, je voudrais pourtant que ce gouvernement soit renversé sur-le-champ. ●

ENTRETIEN TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR TATIANA TABURNO

Le Journal du Dimanche

Critique de Baptiste Thion



DR

Los delincuentes ★★★★

Un modeste employé de banque vole une somme équivalente au temps qu'il lui reste à travailler. Il propose à l'un de ses collègues de cacher l'argent en attendant sa sortie de prison. *Los delincuentes* débute comme un simple film d'arnaque avant de bifurquer vers un drôle de récit buissonnier et bucolique, surprenant par ses détours pour livrer une réflexion aux accents anars sur les injonctions de nos sociétés modernes, le sens de la vie et la liberté. Libre, la fable l'est autant qu'elle est maligne, sur le fond comme dans la manière, et on accompagne sans s'ennuyer une seconde ses deux personnages, différents, mais devenus les deux faces d'une même pièce. ● **BAP. T.**

De Rodrigo Moreno, avec Daniel Elías, Esteban Bigliardi. 3 h 10.

LA TRIBUNE
PARTAGEONS L'ÉCONOMIE

Critique de Aurélien Cabrol

ESCROCS MAIS PAS TROP

★★★☆

Qu'on se le dise: il y a bel et bien une nouvelle vague dans le cinéma argentin actuel, avec entre autres le fascinant *Trenque Lauquen* en porte-étendard. Cette fois, c'est un film de Rodrigo Moreno, *Los delincuentes* (« les délinquants »), qui déboule sur nos écrans, sous les apparences bien trompeuses d'un banal film de braquage. Certes, on pourrait se contenter de la réjouissante histoire de deux employés de banque qui décident de dérober à leur employeur de quoi ne plus travailler jusqu'à la fin de leurs jours. Mais notre plaisir de spectateur est décuplé quand le récit se transforme ensuite en un road-movie qui prend des allures d'ode à la liberté la plus totale. Aimer, boire et chanter pourraient être les mots d'ordre des deux protagonistes au cours de leurs improbables rencontres et pérégrinations. Il ressort de l'ensemble un charme indéniable, preuve irréfutable que le cinéma reste le réceptacle idéal des fables qui nous font tenir les yeux grands ouverts dans les salles obscures. ■

AURÉLIEN CABROL

Los delincuentes, de Rodrigo Moreno, avec Daniel Elías, Esteban Bigliardi, Margarita Molfino. 3h03. Sortie mercredi.

SUD OUEST

Critique de Julien Rousset

« Los Delincuentes », braquage comique et merveilleux du cinéma argentin

À Buenos Aires, deux employés braquent leur banque pour pouvoir vivre sans travailler. Une comédie libre et réjouissante

« Je veux une vie modeste, mais je ne veux plus travailler », dit Moran (Daniel Elias), employé de banque qui s'apprête à braquer son entreprise. Il embarque dans l'aventure son collègue Roman (Esteban Bigliardi). Roman, Moran : les noms des personnages de « Los Delincuentes » sont des anagrammes. Il y a aussi Ramon, Norma, Morna… C'est l'une des nombreuses facéties de ce film hors norme, drôle, touchant, surprenant, qui démarre chez Houellebecq et finit comme un conte chez Borges.

On suit la cavale de deux antihéros devenus délinquants. Ils redécouvrent la liberté. Une nouvelle jeunesse. Rien ne se passe comme prévu. On ne sait jamais à quelle époque on est, entre esthétique « vintage » (split screen, mobilier rétro) et situations très actuelles. Le réalisateur, Rodrigo Moreno, 51 ans, figure du « Nouveau cinéma argentin », invente son propre espace-temps. « Los Delincuentes » vagabonde avec bonheur entre la comédie et la fable philosophique.

« Los Delincuentes », 3 h 10, en salle le 27 mars.

J. R.



« Los Delincuentes », un peu perdus comme souvent dans le film.

ARIZONA DISTRIBUTION/JHR FILMS

le petit Bulletin

Critique de Vincent Nicolet et Jean-François Dickeli

Los Delincuentes, libres comme l'air

Par **Vincent Nicolet et Jean-François Dickeli**
Publié Jeudi 14 mars 2024 - 101 lectures



Cavale hédoniste / Une odyssée criminelle dont l'idéalisme se dilue dans sa durée fleuve. En salles le 27 mars 2024.

Sur une trame classique de drame criminel voyant un sage employé de banque dérober un magot avant de partir en cavale, l'Argentin Rodrigo Moreno bâtit un film déconcertant à plus d'un titre. Tout d'abord, par son récit, qui évite toute tentation romanesque et prend à rebours les attentes du genre en organisant le casse dans ses quinze premières minutes. Ensuite, par sa durée fleuve prenant le temps d'ausculter le quotidien de deux personnages en quête de liberté au sein d'une société cadenassée, quitte à diluer quelque peu ses trouvailles visuelles et son inventivité narrative dans une longueur et une langueur injustifiées. Demeurent néanmoins de jolies parenthèses hédonistes et une indéniable envie de cinéma. En salles le 27 mars 2024.

LOS DELINCUENTES
Mensuels

CAHIERS DU CINEMA

Critique d'Olivia Cooper-Hadjian
1/3

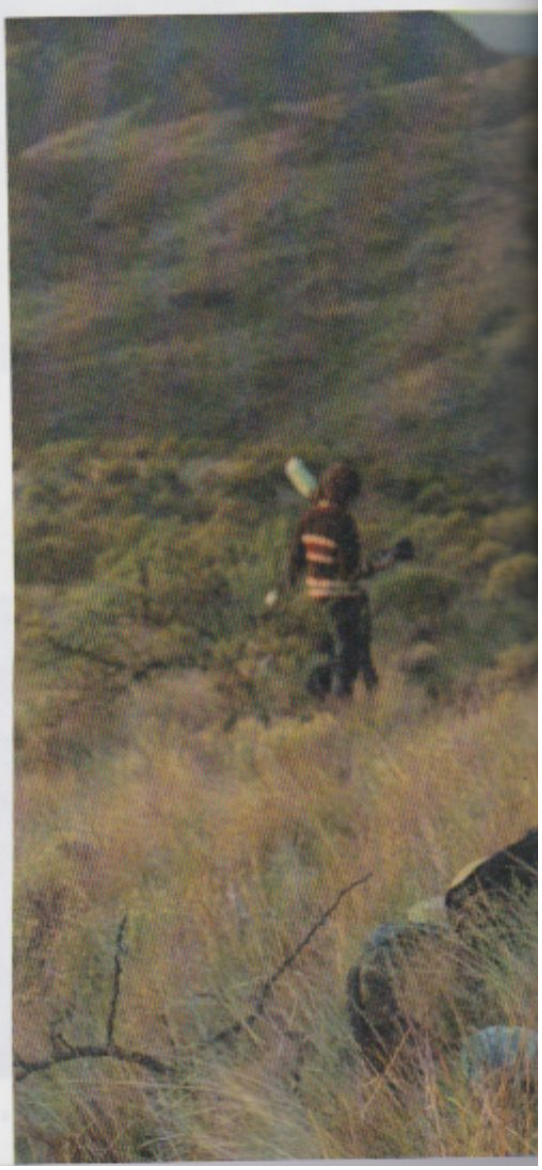
Los delincuentes de Rodrigo Moreno

L'OBSESSION DE L'ESPACE

par Olivia Cooper-Hadjian

Vu à Cannes dans l'ombre immédiate de *Tiempo Lauquen*, avec qui il partage quelques traits, *Los delincuentes* s'épanouit d'autant mieux aujourd'hui que le film de Laura Citarella a eu le temps de nous manquer. Outre la forme d'un récit ample et ambitieux structuré en deux parties, les deux films partagent un questionnement autour de la liberté. Celui de Rodrigo Moreno (réalisateur d'*El custodio*, 2006, et de plusieurs autres films non distribués en France) joue plus vite cartes sur table, affichant sa nature artificielle et ludique en faisant des prénoms de ses deux personnages des anagrammes, Morán (Daniel Elías) et Román (Esteban Bighardi). Les prémices sont empruntées à *L'Affaire de Buenos Aires* d'Hugo Fregonese (*Apenas un delincuente*, 1949) : un employé de banque dérobe dans les coffres l'argent nécessaire pour le dispenser de travailler pour le restant de ses jours. Multiplié par deux, car il lui faut un complice pour garder le pactole en lieu sûr : c'est la mission que Morán confie à Román, tandis que lui se rendra à la police et purgera une peine estimée à trois ans et demi. À partir de ce point de départ, le récit ne se déploie pas comme un thriller, mais comme une fable ludique dont la portée philosophique s'exprime sans lourdeur. De même que les deux hommes n'ont rien de héros flamboyants, le fantasme initial d'une vie sans contraintes laisse vite place à une réalité visqueuse, qui les rappelle à toutes sortes de contingences. L'emprisonnement de Morán s'avère moins anodin en pratique que sur le papier, et marqué par l'autorité d'un parrain qui a les mêmes traits que son ancien patron (Germán De Silva). De son côté, Román s'aperçoit vite du poids que représente une complicité qu'il n'assume pas tout à fait : l'argent qu'il dissimule risque à tout moment de l'incriminer, et la difficulté qu'il rencontre à trouver un moment pour découvrir le contenu du sac de billets révèle le peu d'espace que lui laisse son couple.

« *Morán est coupable, mais il y a une chaîne de responsabilités* », dixit le directeur de la banque, et c'est bien là l'autre face du problème, outre les obstacles concrets à la liberté recherchée : au gré d'une chasse aux sorcières menée au sein de l'agence par une assureuse sans merci, les collègues des deux hommes sont victimes de dispositions répressives. Il fallait considérer les choses sous un angle bien individualiste pour ne pas mesurer les conséquences infinies d'un tel acte. Ma liberté s'arrête là où commence celle des autres, selon l'adage, et nulle existence n'est confinée dans une bulle. Román avait refusé un disque



CAHIERS DU CINEMA

Critique d'Olivia Cooper-Hadjian
2/3

offert par Morán, de peur que l'objet le mette en cause, mais celui-ci lui revient dans les mains par un autre biais, comme pour lui rappeler que l'on n'échappe pas à ses responsabilités.

Le cinéaste, lui, fait usage de sa liberté en affirmant son pouvoir d'invention. Dans la campagne de la province de Córdoba, où Morán décide arbitrairement de se rendre à la police et où Román cache les billets maudits sous un gros rocher, tous deux font la rencontre de Norma (Margarita Molfino), Morna (Cecilia Rainero) et Ramón (Javier Zoro Sutton). En poursuivant le jeu des anagrammes, et en omettant du cours du récit un épisode crucial, qui ne sera révélé que tardivement, Rodrigo Moreno replace au premier plan sa souveraineté de conteur et le caractère spéculatif de sa fiction. Plus sourdement, le cinéaste revendique l'artificialité en jouant sur des discordances : au vu de l'apparence de la banque et du matériel archaïque de ses employés, le film semble d'abord se situer dans les années 1980, jusqu'à ce qu'un personnage mentionne l'interdiction de fumer et les smartphones. Si ceux-ci existent, donc, dans l'univers diégétique, ils sont exclus de l'action et de l'image – par sa durée même, le film lorgne vers une époque où le temps « passait » plus lentement. Quant à la musique de Saint-Saëns et Poulenc qui accompagne le récit, elle lui confère une teneur romantique qui contraste bizarrement avec le caractère piteux des antihéros du film, en une sorte de rupture de ton récurrente.

Le geste n'est donc pas exempt de nostalgie, mais celle-ci reste circonscrite, car le problème posé par Rodrigo Moreno est intemporel. De façon dialectique, deux perspectives se croisent et se répondent : si elle restreint le champ de la liberté, la responsabilité individuelle recèle aussi la promesse d'une bifurcation, intime et politique. D'un côté, ce récit est celui d'un acte qui se voulait léger et retrouve sa lourdeur ; de l'autre, il révèle par où la liberté parvient tout de même à se glisser. Les séjours de Morán et Román à la campagne élargissent le



CAHIERS DU CINEMA

Critique d'Olivia Cooper-Hadjian
3/3



champ des possibles. Tandis que la ville se montrait aliénante, avec ses foules anonymes remplissant les cadres et ses restaurants où l'on ne prend pas le temps de s'asseoir, les paysages naturels invitent à l'insouciance. Retenu auprès d'un groupe de ruraux accueillants au prétexte d'un pique-nique, Román partage leurs jeux et s'ouvre à la possibilité d'une autre histoire d'amour. Quant à Morán, il se laisse aller à des chants, à des danses, et fait mentir son apparence de *porteño* en adoptant comme moyen de locomotion le cheval. Si Rodrigo Moreno observe ses protagonistes avec une distance qui nous permet de mesurer les limites de leurs actions, son geste et les leurs se rejoignent dans ces parenthèses de plaisir : les espaces de liberté que trouvent les personnages sont aussi des moments « gratuits » dans le récit (voir entretien dans les pages suivantes) où l'art se montre sous un aspect primitif et collectif, qui ne permet pas de le délimiter clairement d'autres activités du corps. La sensorialité est un refuge, le dernier peut-être qui subsiste en ville, où l'intrigue se suspendait déjà le temps d'étreintes entre Román et sa compagne ou de cours de musique sans prétention. Sexualité non reproductive et art non commercial : deux pratiques qui font office d'aberrations d'un point de vue économique et qui apparaissent ici comme les plus précieuses. À la campagne, Morán participe au tournage de Ramón, vidéaste qui clame la mort du cinéma, mais se livre avec ses camarades à la saisie d'images de la nature, loin des lois du marché. On ne saura pas bien quel genre d'œuvre il cherche à produire, ni si le résultat l'intéresse : l'essentiel semble être l'acte collectif de créer.

Le plus grand péril serait finalement celui du solipsisme : en se proposant de refaire leur existence aux côtés d'une femme tout juste rencontrée, les deux délinquants plaquent sur la légèreté d'une amourette le modèle bourgeois et normatif qu'ils ont voulu fuir. Sur le cheval, Morán a tôt fait de se prendre pour un cowboy voué à couler des jours paisibles avec sa mie. Une fois encore, les deux hommes se sont crus un instant seuls au monde et ont réduit autrui à l'insignifiance. En les renvoyant à leur statut respectif de dément et de pauvre type, Norma les sort de leur illusion et montre l'indispensable éclairage qu'apporte l'altérité. D'un certain point de vue, Morán et Román constituent deux faces d'une même pièce, aussi différents que confrontés aux mêmes limites. Par les jeux d'échos et de circularité qu'il met en œuvre, Rodrigo Moreno exprime une difficulté collective à s'extraire d'un système économico-politique qui, non content de structurer tout ce qui nous entoure, façonne nos psychés, et nous pousse à refaire sans cesse les mêmes erreurs. Être fou ou idiot : l'alternative revient à plusieurs reprises dans le film, comme résumant les seules voies possibles. Aussi pathétiques les personnages soient-ils par moments, *Los delincuentes* leur reconnaît la vertu d'avoir tenté quelque chose, et d'en avoir tiré quelques enseignements : il faut être deux pour aimer, boire, chanter, et les mots que l'on écrit sont voués à être prononcés par autrui, comme « La obsesión del espacio », poème de Ricardo Zelarayán lu par Morán en prison, et qui anticipe l'ouverture des portes de sa geôle. ■

LOS DELINCUENTES
Argentine, Luxembourg, Brésil, Chili, 2023
Réalisation, scénario **Rodrigo Moreno**
Image **Alejo Maglio, Ines Duacastella**
Montage **Manuel Ferrari, Nicolás Goldhart, Rodrigo Moreno**
Son **Roberto Espinoza**
Décors **Gonzalo Delgado, Laura Caligiuri**
Costumes **Flora Caligiuri**
Interprétation **Daniel Elias, Esteban Bigliardi, Margarita Molfino, Germán De Silva, Laura Paredes, Mariana Chaud, Gabriela Saidon, Cecilia Rainero, Javier Zoro Sutton**
Production **Wanka Cine, Los Films Fuaves, Sancho&Punta, Jirafa Films, Jaque Content, Bizoma Film**
Distribution **Arizona Distribution, IHR Films**
Durée **3h10**
Sortie **27 mars**

CAHIERS DU CINEMA

Entretien par Marcos Uzal et Fernando Ganzo

1/3

Parler en provençal

Entretien avec Rodrigo Moreno

Comment vous est venue l'idée d'adapter le film d'Hugo Fregonese *L'Affaire de Buenos Aires* (1949, titre original : *Apenas un delincuente* – « presque un délinquant »), tout en le modifiant sensiblement ?

Le producteur d'un film que j'ai réalisé en 2006, *Le Garde du corps*, m'a dit que je devrais faire plus de films sur des métiers, perspective programmatique qui ne m'enthousiasmait guère. Puis il m'a confié avoir acheté les droits d'*Apenas un delincuente*, que je n'avais jamais vu. Je me procure une copie VHS dégueulasse et trouve le film superbe. Sauf qu'il y a quelque chose qui ne m'intéresse pas : Morán, le héros, veut du fric, une vie de luxe. Alors j'ai laissé tomber. Mais ça m'a trotté dans la tête, puis j'ai tourné d'autres films traversés par l'idée du travail, le rapport entre le temps de labeur et l'oisiveté, question qui m'a toujours plu d'un point de vue narratif. Un jour, je me suis mis à jouer avec le prénom du héros : Morán, Roman… J'ai écrit quelques pages, en prenant le point de départ du film de Fregonese – quelqu'un décide de voler de l'argent, de le cacher, de purger sa peine puis d'aller le reprendre pour vivre la belle vie –, mais en liant cette histoire avec la dépendance au monde du travail. Doubler le personnage me permettait ça, et cette duplicité n'a fait que s'affirmer : un jour, je pense à un autre anagramme, Norma, et arrive un troisième personnage. Puis, tiens, Ramón, Morna, et Manor, tant qu'à faire, toutes les combinaisons possibles.

C'est ainsi que le désir pécuniaire a cessé d'être le moteur du récit ?

Oui, il s'agissait d'imaginer d'un côté la rencontre avec un monde bohème de la montagne, et d'un autre celle avec la poésie en prison. Amener Morán à un point où il n'a plus besoin de l'argent, où ce qui compte, ce sont d'autres choses.

Ça permet aussi d'explorer d'autres pistes d'un récit qui ne cesse de dévier.

Et de ne pas avoir de comptes à rendre au réalisme. Aller vers la fable, ne pas avoir à justifier ce qui se passe du point de vue du vraisemblable : l'indéfinition temporaire et la multiplication des personnages permettent de jouer, en définitive. On vit dans une époque où le réalisme domine tout, en tant que langage et système de représentation, et je trouvais que mon film pouvait se débarrasser de ce poids.

Pourquoi avoir brouillé les époques ?

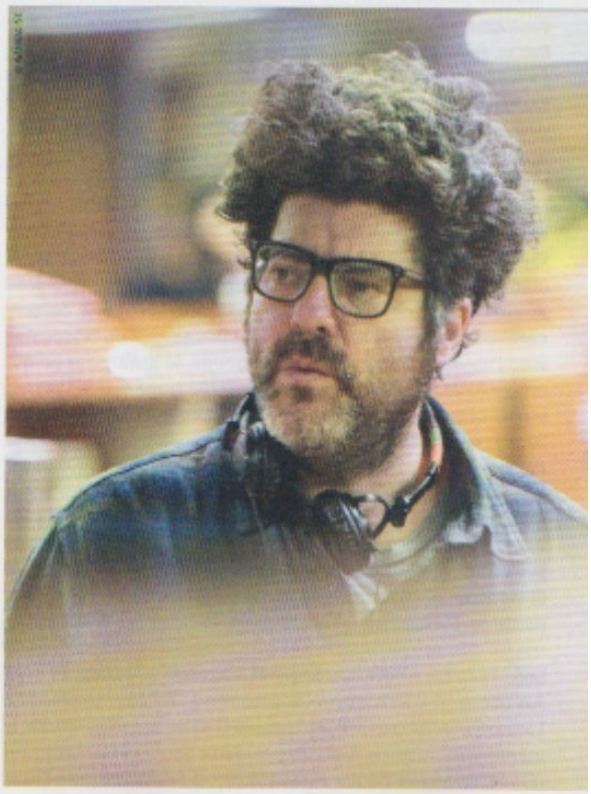
Je n'aime pas filmer le présent, des téléphones portables, des gens qui sniffent de la coke… Quand on faisait les repérages pour la banque, toutes les succursales récentes me semblaient laides, aucun intérêt à les filmer. Et quand j'ai trouvé cette banque restée inchangée depuis 1978, décadente, avec ces couleurs, ces lignes droites, j'ai su que ce serait plus intéressant. C'est un peu la même chose avec les voitures : une voiture de 2015, c'est de la merde, des courbes moches, à la différence des silhouettes plus rectilignes de celles des années 1980, plus grossières, si l'on veut. Pareil pour la prison : on a tourné dans une ancienne prison en centre-ville, emplacement difficile à gérer, donc fermée depuis quelques années pour ne servir que de décor à des films et des séries, et donc remplie de faux tags et de faux dessins sur les murs. J'ai décidé de la filmer telle quelle, et on a fait faire des uniformes, style Alcatraz, chose qui n'existe pas en Argentine.

Ces anachronismes créent une tension dans le film…

Oui, entre des sujets très actuels, comme quand le caïd de la prison parle de la dépendance aux portables, et une esthétique qui l'est beaucoup moins. Ça produit une sorte de regard rétroactif sur le contemporain.

Qui se double de l'opposition entre la ville et la nature.

Les personnages la ressentent, mais je ne voulais pas que cela apparaisse comme une quête utopique volontariste, un discours. D'ailleurs, quand ça devient un programme, au moment où Roman expose son plan de vie à Norma, elle constate : « *Tu es*



Rodrigo Moreno sur le tournage de *Los delincuentes*.

CAHIERS DU CINEMA

Entretien par Marcos Uzal et Fernando Ganzo
2/3



un pauvre type et ton ami un malade. » Comme si, dans ce film très masculin, le regard final de la femme venait apporter un peu de clairvoyance. Voilà ce qu'on est vraiment quand on nous regarde avec objectivité : des fous et des pauvres types.

Comment avez-vous décidé quel récit, celui de Morán ou celui de Roman, placer en premier au montage ?

Le scénario était strictement chronologique, on voyait d'abord Morán partir dans les montagnes, puis le voyage de Roman suivant ses consignes. Mais au moment de filmer Roman, nous avons été interrompus par une pluie incessante, tellement formidable qu'on l'a filmée, au détriment de ce qui était prévu dans le scénario. Puis, ça nous a donné envie de filmer n'importe quoi : on a oublié le texte, les idées, et juste regardé. On y a ajouté des dialogues prévus ailleurs dans le scénario, comme le jeu avec les noms des capitales ou la comptine dont Roman se souvient sans savoir pourquoi – la survie de certains souvenirs sans utilité me semble une clef du film, ça va avec l'absence d'efficacité, de rentabilité, le goût pour ce qui est dysfonctionnel. Ces dialogues écrits pour être filmés en intérieur avaient désormais lieu dans la nature, ce qui a rendu la mise en scène très légère. Et j'ai commencé à m'amuser. Je me suis souvenu d'un plan des *Fiancés* d'Ermanno Olmi où une main saisit une autre et on les suit en travelling pendant que les personnages courent, et j'ai dit : « *Faisons le plan des Fiancés !* » Cette légèreté a remplacé tout discours sur la vie à la campagne : c'est sa beauté qui s'est imposée d'elle-même. C'est pour ça qu'au montage on a situé cette légèreté de la partie de Roman au début.

La durée du film a-t-elle beaucoup évolué au cours du montage ?

Au début, il faisait quatre heures. Mais *Trenque Lauquen* de Laura Citarella est sorti, et comme il avait la même durée, la même structure en diptyque et deux actrices en commun *(Laura Paredes et Cecilia Rainero, ndlr)*, il fallait resserrer pour éviter une coïncidence trop forte.

Peut-on dire que *Los delincuentes* est à la masculinité ce que *Trenque Lauquen* est à la féminité ?

C'est parfait ! Mais j'insiste : c'est une coïncidence. Les deux films ont été faits plus ou moins en même temps. Ezequiel Pierri, l'acteur principal de *Trenque Lauquen*, était mon assistant à la mise en scène, ce qui a peut-être créé un « trafic » subreptice. C'est lui qui m'a signalé qu'il y avait quelque chose en commun. Quand j'ai vu le film de Laura, j'ai compris : la première moitié présente une trame très précise et la deuxième la dissout. Le film devient un voyage, féminin. La deuxième partie de *Los delincuentes* est aussi de l'ordre de l'existentiel plutôt que du polar, d'où l'arrivée de la poésie. Mais j'ai filmé la province de Córdoba, dans le centre du pays, alors que Citarella filme la Pampa ; je pense que cette différence de paysage est notable.

Celui que vous filmez évoque le western.

Ce coin est une sorte de studio à ciel ouvert, un endroit qui a été très filmé récemment, par exemple dans *La flor* de Mariano Llinás ou *Los salvajes* d'Alejandro Fadel. Santiago Mitre a grandi là-bas et invite souvent des cinéastes dans sa maison de famille, ce qui leur donne envie de revenir y tourner.

Le cinéma argentin est traversé par ce genre de croisements, d'émulations entre des cinéastes. C'est assez singulier.

Certes, mais ça se produit dans les marges. L'exception serait Mitre, qui est aujourd'hui très au centre, avec le Golden Globe puis la nomination à l'Oscar pour *Argentine, 1985*. Mon cinéma est vraiment dans les marges, je fais des films depuis plus de vingt ans et c'est la première fois que je vais à Cannes. Dans le cas d'El Pampero Cine, Mariano Llinás a une popularité et donc une présence un peu centrales, mais Alejo Moguillansky, cinéaste génial, reste totalement marginal. Donc le « cinéma argentin », je ne sais même pas ce que c'est. Nous sommes quelques-uns, on se connaît, on est un peu amis. Concrètement, Llinás, Moguillansky et moi sommes unis par

CAHIERS DU CINEMA

Entretien par Marcos Uzal et Fernando Ganzo
3/3



un projet commun, *La revista de cine* (« la revue de cinéma »), qui a créé un très riche dialogue critique entre nous.

Los delincuentes s'est-il écrit en écho avec vos textes parus dans cette revue ?

Absolument. C'était inédit pour moi. La revue existe depuis dix ans, mais je n'avais jamais rien écrit avant. C'est le cinéaste Rafael Filippelli qui nous a convoqués au moment de la créer et qui m'a dit « *Tu dois écrire* ». J'ai commencé avec une grande pudeur, puis au fur et à mesure, j'ai compris que l'écriture critique, l'essai, m'offrait la possibilité de me tromper, de relâcher ma vigilance. J'ai pu écrire sans crainte sur des cinéastes que j'admire comme Ozu, Rossellini, Jancsó, Rozier, réfléchir à des idées plus abstraites, et mes premiers textes ont été écrits en même temps que les premières pages de *Los delincuentes*. Beaucoup des inquiétudes de mes textes répondent à celles créées par le film, comme la méfiance envers le réalisme. Et, par exemple, dans un texte sur les acteurs, je confronte les idées de Luc Moullet sur la « politique des acteurs » à la fois à *Drive My Car* de Hamaguchi et au récit de mon tournage.

Justement, les acteurs sont aussi très importants dans cette circulation entre les films argentins d'aujourd'hui.

C'est même ce qu'il y a de plus important ! Parce qu'avant ce renouveau cinématographique dont on parle, aussi marginal soit-il, il y a eu surtout le théâtre de Buenos Aires. Sans lui, impossible de comprendre El Pampero et beaucoup d'autres films. L'efferescence du théâtre a offert au cinéma une source presque illimitée d'acteurs et d'actrices. Le désir de travailler avec plusieurs d'entre eux et de les faire jouer avec une certaine idée de l'absurde, c'est le point de départ de mon film.

Ils sont tous très inventifs.

La seule difficulté, c'est, là aussi, de les éloigner du réalisme. Parce que c'est ce qu'on leur demande quand ils se trouvent devant une caméra, dans un film commercial ou dans une série Netflix. Alors d'emblée, ils font du Marlon Brando. Oublier ça, c'est le début du travail avec l'acteur, qui se rend compte très vite, grâce à son expérience théâtrale, qu'on lui offre un espace différent que celui d'autres films. Deux actrices de *Los delincuentes* m'ont dit quelque chose qui m'a beaucoup étonné : « *Vous n'avez pas peur des acteurs.* » Je crois que beaucoup de cinéastes de ma génération en ont une peur panique. Mes parents sont acteurs, il faut dire, donc j'ai aussi une certaine familiarité avec les comédiens… Et c'est peut-être pour ça qu'ils m'énervent, aussi !

Certaines idées formelles, comme le split-screen, ramènent également le film à une autre époque.

À un moment, quand le titre de travail était « *Apenas un delincuente* », une adaptation plus fidèle, j'hésitais à tout tourner en split-screen, idée heureusement tombée à l'eau ! Mais ce recours évoque un cinéma du passé, tout comme les fondus, la musique… Pour revenir à *Revista de cine*, nous nous sentons parfois très seuls. On a l'impression de défendre quelque chose qui ne compte plus pour personne : une certaine modernité du cinéma. Voire l'idée du cinéma tout court, comme une langue qui est en train de tomber dans l'oubli. Comme le provençal, peut-être. Eh bien, parlons en provençal ! Je crois que c'est la seule réponse qu'on peut donner face à la domination du mauvais cinéma et des mauvaises séries. Il n'y a rien de conservateur dans ce que je dis, je crois à une forme de rénovation, mais qui viendrait de l'articulation d'un alphabet inventé pour faire des films et dont le cinéma majoritaire est devenu ignorant, analphabète. C'est un combat, ce qu'on fait dans la revue. Et le besoin de *Los delincuentes* de voir le cinéma comme un jeu y participe. Je pense que la paresse domine depuis longtemps. Quand j'ai vu pour la première fois un film des frères Dardenne, je me suis dit : « *Ça y est, voici le temps de la paresse.* »

Entretien réalisé par Fernando Ganzo et Marcos Uzal au Festival de Cannes, le 19 mai 2023.

PREMIERE

Critique de Yohan Haddad

27 MARS | ★★★★

LOS DELINCUENTES



Daniel Elias et Margarita Molfino

© DR

Morán, employé de banque sans histoire, décide un beau jour de voler une grosse somme d'argent dans le coffre de son lieu de travail. Son plan ? Après avoir purgé une courte peine de prison, Morán pourra profiter de l'argent caché au préalable par son collègue Roman, homme discret qui sait se faire oublier. De ce postulat délirant, Rodrigo Moreno contourne le film de casse pour se pencher sur les conséquences d'un acte aussi démesuré, préférant ignorer la bêtise du geste afin de mieux se concentrer sur ses exécutants. Le motif du braquage devient alors un formidable prétexte pour parler de l'hypocrisie d'hommes obnubilés par l'argent, qui n'hésitent pas à changer de personnalité afin d'assouvir leur soif de virilité. Grâce à sa durée fleuve, Moreno prend le temps de dérouler son truculent récit, enchaîne les twists, et impose un parfum burlesque qui n'est pas sans rappeler le cinéma des frères Coen. Un bonheur. ◆ YH

Pays Argentine, Chili, Brésil, Luxembourg • **De** Rodrigo Moreno • **Avec** Daniel Elias, Esteban Bigliardi, Margarita Molfino... • **Durée** 3 h 10

TRANSFUGE
Choisissez le camp de la culture

Critique de Serge Kaganski



La couleur de l'Argentine

Démarrant comme du Lumet, poursuivant comme du Rozier, *Los Delincuentes* est un formidable film policier et politique.

Par Serge Kaganski

On l'a dit dans l'édito cinéma du numéro précédent, le cinéma argentin rayonne avec des films comme *La Flor, Trenque Lauquen, Eureka,* et avec un collectif tel que El Pampero Ciné. Rodrigo Moreno, l'auteur de *Los Delincuentes,* ne fait pas partie d'El Pampero mais partage la même idée du cinéma : libre, modeste, moderne et romanesque. Les « délinquants » de son film sont deux employés de banque, Roman et Moran, qui décident un jour de braquer le coffre de leur établissement, malgré les risques : vaut-il mieux vivre « trois ans et demi en prison ou vingt-cinq ans à la banque ? » explique Moran. Comme l'indiquent leurs prénoms, les deux lascars sont de natures opposées. En tant que responsable des coffres, Moran est le cerveau, celui qui conceptualise le plan, vole l'argent, puis enrôle Roman : honnête, déstabilisé par son collègue, Roman se laisse finalement convaincre de garder le butin chez lui jusqu'à ce que Moran sorte de prison.

Los Delincuentes commence comme un thriller américain des années soixante-dix : image granuleuse, décors décatis et vintage (aussi bien la ville de Buenos Aires que la banque publique dans laquelle évoluent les protagonistes), musique funky-jazzy-lounge. Si le premier tiers documente le braquage avec précision, la suite s'attache surtout au quotidien de Roman, l'honnête employé qui est hanté par la mauvaise conscience d'avoir franchi le seuil de l'illégalité et dont la vie familiale est rongée par une paranoïa grandissante. La suite du plan de Moran consiste à planquer l'argent dans une colline au fin fond de l'Argentine, peut-être même à vivre là-bas car il y est tombé amoureux d'une jeune femme locale. Le film joue sans arrêt sur la gémellité et les personnalités contraires de Roman et Moran (tels deux aimants qui s'attirent et se repoussent) et parvient à rendre leurs projets et leur quotidien post-braquage aussi captivants que le hold-up lui-même. Cette force expressive du film tient à plusieurs facteurs : un récit constamment inventif et surprenant, des acteurs sensationnels, une mise en scène d'une grande précision, dessinant avec soin le moindre second rôle, dénuée de frime et de fioritures gratuites, constamment au service de ses personnages, une mise en scène qui saisit à la fois l'image-mouvement (l'action pure) et l'image-temps (la réflexion, l'intériorité).

Au-delà ou en-deçà de ce récit qui commence comme du Sidney Lumet puis se prolonge comme du Jacques Rozier, Rodrigo Moreno déploie un sous-texte radicalement politique. L'enjeu de *Los Delincuentes* n'est pas tant le braquage en soi que la question de comment briser l'aliénation de la ville, du salariat, de la morne répétition du quotidien, d'un job que l'on n'aime pas ? Comment échapper à l'anesthésie de la routine, à la mort à mèche lente du capitalisme ? Plus que l'appât du gain, Roman et surtout Moran sont en quête d'amour, de sensations, d'aventure, de liberté. Rompre avec la société pour retrouver un rapport immédiat et primitif avec le monde afin d'exister pleinement, telle est l'enivrante proposition de *Los Delincuentes* en filigrane de sa magistrale coulée de cinéma.

TROISCOULEURS

Critique de Olivier Marlas





LOS DELINCUENTES

SORTIE LE 27 MARS

Trois heures de détours entre Buenos Aires et les campagnes alentour, les murs déprimants d'une banque et l'horizon d'une vie moins médiocre. Buddy movie déroutant comme un jeu de quilles burlesque, ce film nous enchante par sa liberté narrative et formelle.

La grâce de *Los delincuentes* doit beaucoup à cette dimension sauvage, serpentant au gré de pistes, d'imageries et de temporalités multiples sans qu'aucun élément ne fasse toc. D'emblée, Morán, employé de banque traînant son costume de quadra chauve sans histoires, peu convaincu par les bienfaits du travail et des pauses cigarette, décide de mettre les voiles en dérobant une somme d'argent qui correspond aux quelque vingt années de salaire le séparant de la retraite. Avec, en prime, la même quantité de billets à Román, collègue consciencieux, irréprochable, mais soudain pris de vertiges quand le voleur, avant de se dénoncer pour purger trois ans et demi de prison, lui confie son secret et l'intégralité du magot… Alors qu'il n'avait plus tourné depuis une décennie, l'Argentin Rodrigo Moreno nous revient avec une fiction ample et radieuse, déjouant les pièges du récit à suspense et du discours anticapitaliste bon teint pour brosser avec tendresse le portrait d'hommes médiocres, amoureux de la même femme — rencontrée après avoir planqué le pactole — et des mêmes espaces et fantasmes qui réchauffent l'esprit. Comme les reflets d'un film d'été qui s'étire sans fin, à cheval ou à pied, dans un bus ou dans l'eau, vers un horizon fabuleux.

Los delincuentes
de Rodrigo Moreno,
Arizona / JHR Films (3 h 10),
sortie le 27 mars



OLIVIER MARLAS

Rodrigo Moreno brosse avec tendresse le portrait d'hommes médiocres.

LA SEPTIÈME OBSESSION

Entretien par Lucas Charrier

1/2

Rodrigo Moreno

Ouvrir des brèches

Sixième film du cinéaste argentin Rodrigo Moreno, LOS DELINCUENTES est certainement l'objet le plus curieux et excitant vu à Cannes l'an dernier. Rares sont les films qui décuplent et déplient autant les possibles du cinéma... Si un train peut en cacher un autre, c'est aussi vrai des films, la preuve avec LOS DELINCUENTES, qui jamais ne déraille malgré les innombrables embranchements qui le font dévier de sa trajectoire initiale.

LC Quel est le point de départ de ce film ?

RM Il réside dans un vieux film noir argentin de 1949 qui s'intitule L'AFFAIRE DE BUENOS AIRES de Hugo Fregonese. C'est une œuvre importante dans l'histoire du cinéma argentin, et du cinéma de genre. Je ne voulais pas en faire un remake, mais ça m'intéressait de partir de ce film et d'établir un dialogue entre un cinéma contemporain et le cinéma des années 1940-1950. J'ai donc utilisé l'idée originale, un employé d'une usine qui prend de l'argent et le cache avec pour projet d'aller en prison, de purger sa peine et de vivre une vie de luxe à sa sortie. Je voulais actualiser ce postulat et le confronter à un autre contexte, celui du capitalisme en crise, ce qui n'était pas le cas à l'époque, bien au contraire. La Seconde Guerre mondiale venait de se terminer et le capitalisme était florissant. Aujourd'hui, la crise de ce système est brutale et les rêves des ouvriers ne sont plus les mêmes. Je voulais donc questionner la notion de travail et en faire le moteur de mon récit. J'ai ensuite adapté cette situation à mon cinéma en quelque sorte, à mes questionnements et centres d'intérêt, à ce qui motivait mes films précédents. Ça m'intéressait de garder le nom du personnage, Morán, et de conserver le titre. Au cours du processus d'écriture est apparue l'idée de dédoubler le personnage, comme un monstre à deux têtes. J'ai donc commencé à jouer avec des anagrammes : Morán, Román... Et c'est comme ça que c'est devenu mon film à moi.

LC Il y a plusieurs films dans LOS DELINCUENTES. Le premier est très rapide et découpé, le second beaucoup plus lyrique et contemplatif.

RM J'ai lu une critique qui disait que c'est un film qui passe de la prose à la poésie. Il y a quelque chose de cela. Je voulais aussi générer les conditions narratives idéales pour pouvoir filmer des scènes qui n'avaient pas la nécessité du drame. Les conditions sont posées dans la première partie du film, très fermée, par l'enquête, qui permet de vivre pleinement cette échappée. Quand j'écrivais, je pensais à [Jean] Renoir. Je me suis tout de suite tourné vers PARTIE DE CAMPAGNE[1946]. Toute la seconde partie essaie de travailler cet endroit du cinéma. Quand j'écrivais le scénario, j'avais au moins deux films différents. Et comme le tournage s'est étalé sur quatre ans et demi, d'autres films sont apparus. C'est ce processus long et fragmenté qui a motivé cette variété de tons. À chaque fois que nous nous remettions au travail, nous découvrions un nouveau film. C'était finalement un privilège de pouvoir se permettre de filmer un peu tous les ans, même si c'était une contrainte au départ. J'adore que mon film soit si ouvert à ces variations. Je vais faire une généralité, ce qui n'est jamais bon, mais le cinéma a tendance à être extrêmement programmatique. Il est impératif d'ouvrir le cinéma, de s'amuser avec tout ce qu'il propose.

LC Et pensez-vous que le film dise des choses qui se contredisent ?

RM Je crois que je raconte la même histoire, mais j'essaie d'ouvrir des brèches à l'intérieur de l'histoire sans synthétiser. C'est une autre tare du cinéma : synthétiser, résumer, simplifier. Il s'agit presque pour moi d'énumérer des situations. Par exemple, dans une histoire d'amour : ils écoutent un disque, chantent, dansent, font du cheval, se baignent, se promènent, etc.

LC Vous êtes-vous imposé des règles ?

RM La seule règle, c'est d'essayer de bien filmer et de parler un langage cinématographique avec des mots. Parce que j'ai aussi l'impression que le cinéma est de moins en moins verbal. Pour le reste, je me suis efforcé de ne pas avoir peur, de me maintenir dans un esprit d'ouverture et de jeu avec les acteurs. C'est une attitude que nous avons essayé d'avoir collectivement, avec tous les techniciens et chefs de postes. Je me suis rendu compte de quelque chose avec ce film : la réalisation n'a rien à voir avec le contrôle. ● ENTRETIEN RÉALISÉ PAR LUCAS CHARRIER

LA SEPTIÈME OBSESSION

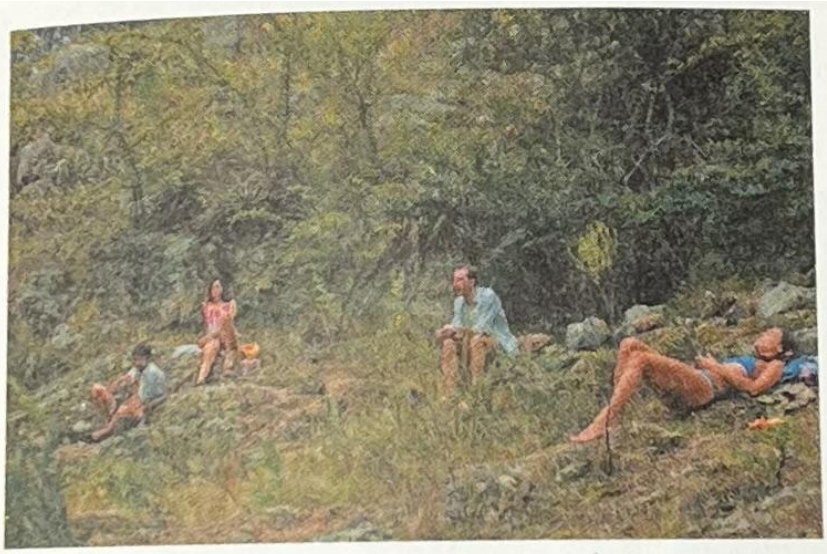
Entretien par Lucas Charrier
2/2



Rodrigo Moreno à Cannes, en mai 2023, photographié par Lucas Charrier.

Sofilm

Critique de Mara Noury



Rodrigo Moreno, réalisateur de ***Los Delincuentes***

Figure du nouveau cinéma argentin, Moreno avait débarqué à Cannes l'année dernière avec *Los Delincuentes*, buddy-movie doux-amer étiré sur trois heures. Il imagine le destin de deux employés de banque qui décident de se servir dans la caisse pour ne plus jamais travailler. Un plan de carrière comme un autre ? Une surprenante et délicate fable sans morale.

EN SALLES LE 27 MARS

VOCABLE

Critique de Tatiana Dilhat

CINÉMA

LOS DELINCUENTES

Morán, la quarantaine grise et dégarnie est prisonnier de son quotidien d'employé de banque à Buenos Aires. Un beau jour, avec la complicité d'un autre employé, Román, il donne un coup de pied à sa routine étriquée en volant des billets dans l'agence bancaire où il travaille. La vie des deux employés modèles va alors se corser et se nourrir de fictions. Gare aux malentendus ! *Los delincuentes* est tout sauf un thriller ou un polar... C'est une fantaisie de 3 heures pleine d'humour entre comédie cocasse et jubilatoire sur l'absurdité de nos existences trop bien réglées et une ode à la fiction, à ces vies qu'on invente et à la poésie de l'instant.

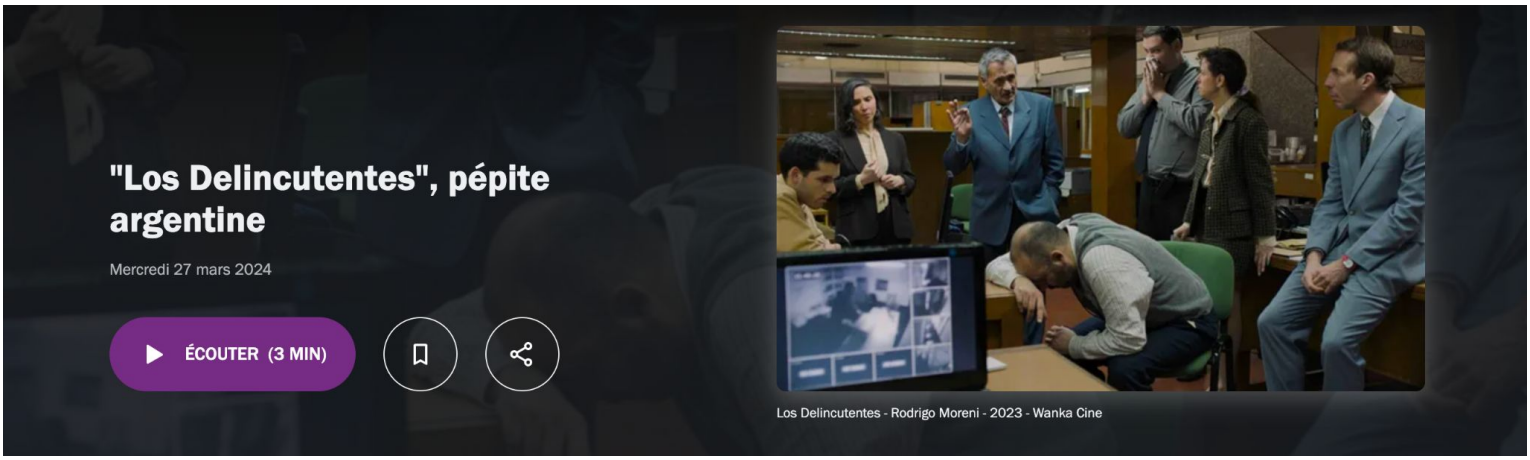
De Rodrigo Moreno avec Daniel Elias, Esteban Bigliardi, Margarita Molfino
Le 27 mars



LOS DELINCUENTES
Radios



Emission du 27/03
3min
Lien



LOS DELINCUENTES
Télévisions

Emission du 26/03
06.06 - 8.19
Lien



LOS DELINCUENTES
Internet

Les Inrockuptibles

Critique Ludovic Béot
1/2
Lien

“Los Delincuentes”, un anti-film de braquage irrésistible venu d’Argentine

par Ludovic Béot
Publié le 23 mars 2024 à 8h00
Mis à jour le 18 mars 2024 à 11h16



Rodrigo Moreno irrigue son récit d’un sève libertaire qui dynamite les conventions du genre.

Discret employé de banque à Buenos Aires, Morán décide un jour de dérober 650 000 dollars à son entreprise, soit exactement le double de ce qu’il gagnerait jusqu’à sa retraite s’il travaillait tous les jours pendant encore un quart de siècle. Il confie ensuite l’argent à un collègue avec qui il partage la somme, en attendant de purger sa peine de prison.

Les Inrockuptibles

Critique Ludovic Béot
2/2
Lien

Il y a dans ce geste pragmatique, sans surplus ni excentricité (le voleur prend "seulement" l'argent qu'il aurait touché au cours de sa carrière), toute la sève du film de Rodrigo Moreno : inverser le rapport entre loisir et travail en empruntant à l'imaginaire anarchiste. S'affranchir des modes de production capitaliste pour reconquérir son temps de vie, c'est précisément le ressort de *Los Delincuentes,* dont le récit va développer un nouveau rapport à la temporalité et rompre avec ce qui se déploie habituellement au cœur d'un cadre fictionnel.

Ainsi, bien plus que par sa durée de 3 h 10 (qui n'est plus un critère pertinent pour évaluer les degrés d'expérimentation narrative d'un long métrage, au regard de l'allongement des blockbusters hollywoodiens), c'est par la façon dont Moreno dynamite les conventions du film de braquage qu'il en inverse les pôles magnétiques.

Moins follement expérimental que ses compatriotes du collectif El Pampero Cine (Mariano Llinás, Laura Citarella, etc.), le cinéaste partage pourtant leur philosophie de la digression, cette façon de sculpter son récit tout en s'émancipant des règles narratives (rythme, structure). Le vol inaugural de Morán sera ainsi expédié et sa mise en scène, relayée par un régime d'images volontairement anti-spectaculaires. À ce qui était destiné à être le grand morceau de bravoure du film Moreno substitue une partie de campagne hédoniste, dont un sublime déjeuner renoirien aux bords d'une rivière. Étiré à l'extrême et d'une grâce irrésistible, c'est ce voyage qui contient toute la visée utopique de *Los Delincuentes,* son trésor libertaire.

Les Inrockuptibles

Le photoblog de Renaud Monfourny

photographe des Inrockuptibles

Par Renaud Monfourny
Lien

rodrigo moreno



Fer de lance du “nouveau cinéma argentin” avec entre autre ses amis du groupe El Pampero, Rodrigo Moreno propose avec son *Los delincuentes* en salle aujourd’hui une œuvre complète de cinéma : forme, direction d’acteur, cadrage, montage. Tout sonne juste dans ce qui commence comme une fiction sur des petits employés de banques ternes et fini dans un registre poétique et campagnard sur un message de refus de la vie bêtifiante de travailleur. Sublime.

Le Point

Critique d'Olivier Ubertalli
Lien

« Le Jeu de la reine », « Pas de vagues », « Los Delincuentes », « Kung Fu Panda 4 », « La Promesse verte »... : quels films aller voir ce mercredi ?

« Le Point » passe au crible six sorties en salle du 27 mars. Vous avez le choix entre une reine victorieuse, deux délinquants argentins, un prof victime de la rumeur, un thriller écologique et un nouveau Panda.

Par Thibault Cealic, Florence Colombani, Baudouin Eschapasse, Olivier Ubertalli, Jean-Luc Wachthausen
Publié le 27/03/2024 à 07h15

L'heure est au dépaysement... Dans *Le Jeu de la reine,* le cinéaste brésilien Karim Aïnouz vous offre un voyage dans le temps dans l'Angleterre du roi Henri VIII. Avec *Los Delincuentes*, le réalisateur argentin Rodrigo Moreno vous plonge dans une vaste fresque épique au fin fond de la pampa. *La Promesse verte* vous emmène dans la forêt vierge de Bornéo, *O Corno* en Espagne et au Portugal et *Kung Fu Panda* vous transporte en Chine...

Los Delincuentes ★★★★

Ode à la liberté

Si le cinéaste argentin Rodrigo Moreno a bien un talent, c'est celui de promener sa caméra et ses personnages en dehors des sentiers battus. De s'autoriser toutes les digressions possibles aussi. Comme ses compatriotes, les réalisateurs Mariano Llinas et Agustín Mendilaharzu *(La Flor),* Laura Citarella (*Trenque Lauquen*), Alejo Moguillansky *(Por El Dinero),* du collectif de production Pampero Cine. De quoi parle son quatrième long-métrage, *Los Delincuentes (Les Délinquants)* ? En apparence, d'un employé de banque, Morán (superbe Daniel Elias), qui décide de voler l'établissement où il travaille, plutôt que d'attendre la retraite. Morán a mûrement pensé son plan : dérober l'équivalent de 25 ans de salaire pour deux personnes et confier l'argent à son collègue Román (très drôle et bon Esteban Bigliardi, bien connu des amoureux du théâtre argentin). Morán se prépare sereinement à purger sa peine de trois ans de prison, car il sait qu'il sortira vite avec un pécule pour faire ce qui lui chante.

Petit à petit, nos deux délinquants découvrent ce qu'est la liberté. Celle qui permet de faire exactement ce que l'on veut, où l'on veut. En quittant Buenos Aires pour aller cacher le butin derrière un rocher d'une province reculée de Córdoba, Román multiplie les rencontres et tombe même amoureux. La tragi-comédie mute en conte métaphysique. La caméra de Rodrigo Moreno prend le temps. Le temps de suivre chacun des deux antihéros. De s'autoriser des *split screens* ou écrans divisés. De créer un personnage féminin encore plus libre que les deux protagonistes. Le temps s'étire. Et ce film d'une durée de 3 h 10 nous transporte dans un ailleurs indéfini. « Nous avons tous un travail, nous rêvons tous d'une vie meilleure et, à un certain point de nos vies, même si nous aimons notre travail ou notre métier, nous souhaitons cesser de travailler et être des gens libres, libérés du joug du travail. Ce film traite de ce rêve impossible », explique le réalisateur. Rodrigo Moreno filme avec poésie ses personnages et saupoudre *Los Delincuentes* d'un zeste de Nouvelle Vague très rafraîchissant.

Critikat

Critique de Marin Gérard

½

Lien

20 février 2024



© Arizona Distribution



LOS DELINCUENTES

de Rodrigo Moreno

NE TRAVAILLEZ JAMAIS

par Marin Gérard

La scène, située au début des trois heures de *Los delincuentes*, paraît à première vue dénuée de tout lien avec le cœur du récit : à la banque où travaille Morán (Daniel Elías), une femme souhaite déposer un chèque dont la signature est strictement identique à celle d'un autre client. Si le mystère restera entier et qu'on n'entendra plus ensuite parler de ce hasard digne d'une nouvelle de Borges, le vertige presque métaphysique qu'il occasionne est peut-être secrètement à l'origine du déclic de Morán. Le lien n'est jamais explicité, mais c'est comme si l'homme de 45 ans avait attendu d'être témoin d'un événement inexplicable, pour décider qu'il était temps de changer de vie et d'arrêter de travailler. Le jour même, l'employé profite du départ d'un collègue à un rendez-vous médical pour cambrioler avec une simplicité désarmante sa propre banque. L'apparente impunité de l'apprenti voleur, qui se laisse filmer par les caméras de surveillance, a de quoi surprendre : est-il stupide ou simplement suicidaire ? S'articulant d'abord autour de cette journée à la banque, la première partie de *Los delincuentes* creuse en réalité un sillon de film noir classique, en posant la question du délit parfait, pour y répondre d'une façon parfaitement anti-spectaculaire. Comme dans le séminal *Du Rififi chez les hommes* de Jules Dassin, le braquage s'effectue dans un silence absolu, la mise en scène s'attachant à chaque geste du voleur. À un détail près : dans le film de Rodrigo Moreno, Morán ne rencontre aucune difficulté. S'il reste calme, c'est qu'il a trouvé une faille dans le système, un moyen de s'en sortir, qu'il choisit d'exploiter en homme raisonnable. Voler la banque qui l'emploie, oui, mais pas n'importe quel montant : il se contentera de dérober les années de salaire qu'il lui reste à toucher avant la retraite. Son plan, que nous ne dévoilerons pas ici, nécessite tout de même un complice : c'est ainsi que Román (Esteban Bigliardi), le collègue qui s'était absenté le jour du vol, se retrouve lié malgré lui à l'affaire. Filmés dans des split-screens évoquant le cinéma des années 1970, les deux acolytes (dont les noms sont des anagrammes) se présentent lors de leurs insomnies respectives comme les deux faces d'une même pièce : tandis que l'un conserve un regard déterminé, l'autre fume cigarette sur cigarette.

Critikat

Critique de Marin Gérard
2/2
Lien

Avec sa musique de thriller érotique qui prend bientôt des accents hermanniens, *Los delincuentes* démontre, un an après *Trenque Lauquen*, que le cinéma argentin n'a pas son pareil pour le romanesque bricolé. On y retrouve notamment, outre l'actrice Laura Paredes dans un petit rôle, un même attrait pour les narrations proliférantes. Si Rodrigo Moreno n'appartient pas au collectif El Pampero (qui produit, réalise et distribue des films de manière indépendante par rapport aux systèmes de financement traditionnels), il partage avec le groupe de cinéastes un même esprit frondeur et aventureux, quand bien même son film paraît moins foutraque que les fresques de Laura Citarella et de Mariano Llinás. Cet idéal picaresque est aussi celui des personnages, dont la volonté d'échapper au salariat trahit un désir de fiction. Sans chercher à dissimuler sa radicalité politique, le film embrasse entièrement l'horizon de ses *délinquants* : malgré leurs mésaventures et les conséquences cruelles du vol sur les autres employés (un agent de sécurité est par exemple renvoyé pour alléger les pertes), l'idée même du vol est présentée comme relevant du bon sens. La démonstration théorique se présente comme implacable : le « banquier anarchiste » (pour reprendre le titre d'un roman de Pessoa) a raison de ne pas respecter la loi (l'âge du départ à la retraite) s'il ne la considère pas comme juste.

Où est la liberté ?

À cette limpidité politique répond une fantaisie labyrinthique, qui s'amorce réellement lorsque Román fait une rencontre imprévue après avoir caché le butin loin de la ville, dans un décor de western. L'étrangeté anagrammatique du nom des deux héros est renforcée par l'arrivée de trois nouvelles déclinaisons : Norma (Margarita Molfino), Morna (Cecilia Rainero), et Ramón (Javier Zoro Sutton). Au-dessus de ces cinq personnages plane, précisément, l'ombre du *roman*. Loin de servir de simple gage poétique, le recours à l'anagramme renseigne sur l'aspect rêveur et ludique du film : s'entame alors un jeu de rimes, où chaque détail déjà observé dans la première partie (la dégustation d'une clémentine, un décadrage sur un cheval) peut revenir afin d'éclairer à rebours ce que l'on avait vu et lui conférer une autre signification. Moreno navigue en maître au sein de cette structure à tiroirs et dissémine avec précision des indices sans que l'on y prenne garde. Dans ce jeu de piste, la clef prend la forme d'un vinyle de Pappo's Blues, groupe majeur du rock argentin des années 1970, cadeau empoisonné qui circule de main en main, telle la boîte bleue de *Mulholland Drive*.

Mais le second mouvement du film, outre ses détours et ses mirages amoureux, offre surtout un contrepoint utopique à l'espace bouché de la banque et de la ville. Le dernier plan de la première partie (une magnifique contre-plongée lointaine et fixe d'une colline gravie par Román) esquisse un autre chemin dans lequel s'engouffre ensuite la mise en scène. À partir de là, les plans larges se succèdent comme autant de peintures d'une vie idéale : un pique-nique au bord de l'eau, un tournage amateur, une baignade, etc. Pour Moreno, être heureux revient à s'inscrire dans un décor et à disposer de la liberté de l'arpenter. Le caractère irrésistible de ces tableaux est d'ailleurs ce qui fait dérailler la trame policière, dans la scène où Román rencontre Norma, Morna et Rámon : perché à l'avant-plan, il regarde en contrebas le décor édénique et ne parvient pas à refuser l'invitation du trio à le rejoindre pour un « déjeuner sur l'herbe », quand bien même il aurait voulu ne rencontrer personne. Quelques minutes plus tard, une nature morte archétypale (fromage, raisin, tomates charnues, vin rouge, etc.) confirmera l'inspiration picturale de la scène. Si le rêve d'une autre vie s'effrite peu à peu pour les personnages, le terminus de la fiction leur réservera de nouveau des plans larges sublimes, à l'aube, tandis que, sur un riff de guitare électrique, s'élève la voix de Pappo : « *Adónde está la libertad ?* » (« *Où est la liberté ?* »). La réponse se situe sans doute quelque part sur le chemin sinueux de ce film admirable.

Critique de Laurent Cambon

1/2

Lien

Los delicuentes - Rodrigo Moreno - critique

Le 3 mars 2024

Si le style tragi-comique de ce qui pourrait être un vulgaire polar est très intéressant, le film pèche par la durée à la limite de la complaisance.

Suivre @AVoirALire



- **Réalisateur** : Rodrigo Moreno
- **Acteurs** : Esteban Bigliardi, Germán De Silva, Laura Paredes, Cecilia Rainero, Margarita Molfino, Gabriela Saidon
- **Genre** : Drame, Thriller
- **Nationalité** : Brésilien, Argentin, Luxembourgeois, Chilien
- **Distributeur** : Arizona Distribution, JHR Films
- **Durée** : 3h10mn
- **Titre original** : Los delincuentes
- **Date de sortie** : 27 mars 2024
- **Festival** : Festival de Cannes 2023

Critique : Il n'y a ni casse du siècle, ni action violente : seulement un banquier ordinaire, lassé de son travail, qui dérobe des centaines de milliers de dollars et entraîne un de ses collègues, malgré lui, à devenir son complice. Voilà en une ligne ce qui se déroule sur près de trois heures. Car l'amour, la musique classique, l'enquête comptable ou policière (au choix) s'en mêlent, formant un long-métrage profondément original et rempli de fantaisie. On est loin des films policiers ordinaires, même si l'on ressent dans le traitement des images, la référence aux films noirs français des années 70 et 80. D'ailleurs, Rodrigo Moreno, fort de cette référence, engage un de ses personnages à plusieurs reprises dans un cinéma où justement se jouent des films français. Le réalisateur choisit un grain de l'image d'un temps ancien, faisant penser à des films conçus pour la télévision d'hier. Et justement, c'est ce qui pourrait presque laisser penser que ce récit est atemporel.

Critique de Laurent Cambon
2/2
Lien

L'humour grinçant s'invite en permanence dans ce long-métrage où finalement la question policière ne compte pas tant que la description de ces deux protagonistes débonnaires, le premier attendant la fin de sa peine pour jouir de son magot et le second tenant en secret dans son placard les billets dérobés. Rodrigo Moreno regarde ses personnages avec beaucoup de tendresse. Ce sont des anti-héros mélancoliques, qui, faute de se trouver réellement, cherchent à travers la promesse de l'argent, l'ivresse d'une vie qui ne survient pas. Finalement, peut-être ce qui fonctionne le mieux dans leur histoire de vie, c'est la relation qu'ils ont créée tous les deux autour de ce vol d'argent.



Copyright Arizona Distribution / JHR Films

On sait que le réalisateur a mis cinq ans à fabriquer ce film. C'est la raison pour laquelle il a opté pour intégrer le plus possible des scènes qu'il a tournées. Le problème demeure qu'un film est fait pour être regardé par des spectateurs qui doivent tout ignorer des tourments et des passions liés à sa réalisation. La longueur finit même par devenir exaspérante, faisant craindre chez le cinéaste une forme de narcissisme ou de complaisance à l'égard de son récit.

Il y a donc dans ce policier aux allures burlesques de l'inventivité, du désir et de la passion. Mais il aurait été utile que le montage confirme la légèreté annoncée du propos en coupant les longueurs inutiles.

QUE TAL PARIS ?
LA CULTURE LATINE DANS TOUS SES ÉTATS !

Interview de Elena Paz

1/4

Lien



À l'entrée, une plaque annonce au visiteur que Louis Armstrong y a séjourné. C'est dans un hôtel cosy niché au fond d'une impasse que nous avons rencontré **Rodrigo Moreno**. Le réalisateur argentin, tout fraîchement débarqué de Madrid où il a présenté une rétrospective de son œuvre, nous parle de son dernier long métrage ***Los delincuentes***. Dans ce superbe film, il est question d'un braquage, d'amour mais aussi et surtout de l'idée de liberté.

Comment vous est venue l'idée de faire un film qui commence par un braquage, se poursuit en prison pour l'un des personnages principaux et se transforme peu à peu en un film bucolique recentré sur des histoires d'amour ?

Le film est né d'une proposition de ***remake*** d'un vieux long métrage argentin intitulé ***A penas un delincuente*** d'**Hugo Fregonese**. Je n'étais pas vraiment intéressé par l'idée de faire ***remake***, mais j'aimais jouer avec la prémisse de ce vieux film. Ce film raconte l'histoire d'un type appelé **Morán** qui a l'idée de voler de l'argent, de le cacher et de se rendre à la police. Le film de **Fregonese** est un film noir des années 40 et n'a pas grande chose à voir avec le mien. Ce **Morán** ne travaille pas dans une banque et son but est de devenir millionnaire pour avoir une vie luxueuse.

QUE TAL PARIS ?
LA CULTURE LATINE DANS TOUS SES ÉTATS !

Interview de Elena Paz

2/4

Lien

J'ai réalisé que je n'étais pas intéressé par un personnage dont le but dans la vie était de devenir riche. J'ai donc laissé ce projet de côté et fait d'autres films entre-temps, jusqu'à ce qu'à un certain moment, une certaine appétence pour celui-ci resurgisse. En réfléchissant, j'ai décidé de dupliquer le personnage, de le transformer en deux, ce qui me permettrait de raconter deux destins en même temps et de faire en sorte qu'au lieu d'être un personnage qui souhaite commettre un délit pour être millionnaire, il le fasse pour ne simplement plus avoir à travailler.

Ce changement, cette reformulation a été le déclencheur de tout ce qui a suivi. Quand l'idée de liberté apparaît comme un thème, je comprends qu'un film qui parle de liberté doit aussi être un film libre. À partir de là, j'ai commencé à me promener librement entre le genre du cinéma de cambriolage et à explorer d'autres sujets que ce type des films n'aborde pas.

Suivant cette idée de liberté qui est centrale dans le film, pensez-vous que dans nos sociétés contemporaines, nous avons abandonné l'idée de liberté, entendue comme la capacité de décider de notre vie, de notre temps libre, au profit de l'argent ou du travail ?

Oui, de plus en plus. Je pense qu'après la pandémie, tout cela a été consolidé. L'idée du travail à distance, que beaucoup d'entre nous considéraient comme un avantage, est désormais perçue comme une disponibilité 24 heures sur 24. À tout moment de la journée, vous pouvez être contacté par WhatsApp, par exemple, pour une question liée au travail. Autrefois, il y avait un emploi du temps et une partie de la journée où on était libre de travailler. Aujourd'hui, cela n'existe plus.

> Je pense également que de nos jours, les loisirs sont dominés par d'autres variables. Il y a une forte dépendance au monde virtuel. Tout semble être réduit à l'écran mobile, générant une sorte de nouvelle addiction à travers les réseaux sociaux, mais aussi les applications de rencontre où l'on renonce en quelque sorte à l'expérience humaine…



« J'utilise l'absurde comme un véhicule pour me détacher de la réalité. Cela me permet, d'une part, de me connecter clairement avec le spectateur par le rire et, d'autre part, de m'affranchir du mandat de réalisme qui inonde les séries d'aujourd'hui…»

Interview de Elena Paz

3/4

Lien

Tout cela modifie notre rapport à la libre pensée et à l'exercice individuel de la liberté, bien que le film n'en parle pas exclusivement. Le film ouvre au spectateur une expérience qui nous semble aujourd'hui lointaine ou que nous pouvons manquer. L'image d'un homme qui se perd avec un cheval au milieu de nulle part dans le dernier plan nous invite en quelque sorte à cette aventure que la vie moderne d'aujourd'hui ne nous offre plus.

Le film pose une question existentielle et je pense que c'est la raison pour laquelle il touche le spectateur. **Morán** est une sorte de nouveau Robin des Bois, on pourrait dire qu'il commet un crime pour les autres.

Les noms des personnages fonctionnent comme une anagramme, Morán, Román, Norma, Ramón, comme s'ils étaient tous des typologies de la même personne ou avaient la même origine ?

C'est quelque chose que j'utilise souvent, je commence comme un jeu inconscient et ensuite, avec une certaine foi, qu'à un moment donné cela prendra sens. Logiquement, il peut être lu de différentes manières, l'idée de Morán et Román étant presque comme un monstre à deux têtes, le même personnage déployé dans différentes aventures possibles, comme dans ces livres que nous lisions quand nous étions enfants où nous devions choisir notre propre aventure. Il y avait des bifurcations et des possibilités pour la même histoire.

On peut la lire de cette façon ou la lire avec l'idée de duplicité dans le sens de deux destins liés par un butin d'argent, mais aussi par une femme et un besoin de libération. Il peut aussi être lu comme l'ensemble des personnages de la montagne Norma, Morna et Ramón ou comme une partie d'une zone plus fantastique. Et toutes ces lectures sont pour moi également recevables. J'aime laisser certaines lectures du film un peu flottantes.

L'humour est très présent dans *Los delincuentes*, un humour burlesque avec des conversations rocambolesques. Quelle est, selon vous, l'importance de l'humour dans ce film ?

En général, j'essaie de donner à mes films une touche d'humour, mais c'est quelque chose qui vient tout naturellement parce que j'ai de l'humour dans la vie. Il me semble que c'est une façon de sublimer certaines vérités. Et dans le cas de l'absurde, c'est ce qui me permet de ne pas être directement redevable à la réalité. J'essaie toujours de générer une réalité différente de la réalité elle-même. C'est ainsi que je conçois le cinéma. Le cinéma crée sa propre vérité à travers un langage cinématographique.

J'utilise l'absurde comme un véhicule pour me détacher de la réalité. Cela me permet, d'une part, de me connecter clairement avec le spectateur par le rire et, d'autre part, de m'affranchir du mandat de réalisme qui inonde les séries d'aujourd'hui et le monde de l'audiovisuel en général. Il reste peu de cinéastes qui font du cinéma à partir du cinéma.

QUE TAL PARIS ?
LA CULTURE LATINE DANS TOUS SES ÉTATS !

Interview de Elena Paz

4/4

Lien

Pouvez-vous nous parler un peu plus de ce qu'est pour vous le cinéma ?

Le cinéma est une sorte de miroir déformant. Contrairement à d'autres arts, notamment le théâtre, le cinéma semble reproduire la vie elle-même ; cependant, c'est une déformation de la vie, car c'est un art mimétique, il y a un déplacement dans le temps et dans l'espace qui ressemble à ce que l'on perçoit dans la réalité, mais on joue clairement avec des éléments qui lui sont propres.

Et ce caractère déformant du cinéma m'attire particulièrement, comme une double façon de faire abstraction de la réalité et, en même temps, de se connecter avec ce qui nous arrive et ce que nous sommes. Ce double visage qu'a le cinéma me semble infini et fascinant.

Comment voyez-vous la situation actuelle du cinéma argentin ?

Très difficile ! Sous le gouvernement précédent, l'activité cinématographique argentine était déjà au point mort. Après la pandémie, il a été très difficile de relancer l'activité économique et, évidemment, le mécontentement social dû à la crise a conduit à l'élection d'un candidat, **Javier Milei**, qui a canalisé, à mon avis de la pire des manières, ces troubles.

Je pense que le plus triste, ce n'est pas tant lui que le soutien populaire dont il bénéficie dans toutes les couches sociales. C'est quelqu'un qui dit que son principal ennemi est la justice sociale, l'idée selon laquelle la richesse doit être distribuée, et pourtant les gens des classes les moins riches le soutiennent.

Le cinéma est un grain dans tout cela. En tant que citoyen, je suis préoccupé par les politiques qui sont menées en raison de la pauvreté dans laquelle nous nous trouvons et dans laquelle nous nous sommes plongés en trois mois.

Parmi toutes les politiques publiques que **Milei** a désactivé, il y a la politique cinématographique, une politique historiquement très solide, inspirée de la France et dont l'un des principaux rédacteurs était **Pino Solana**. La loi sur le cinéma est la preuve qu'une politique publique spécifique produit des résultats directs. Ce qui s'est passé en Argentine a été quelque chose d'historique, il y a eu un renouveau total des cinéastes et du cinéma.

À partir des années 2000, le cinéma argentin a connu un essor mondial, il est sorti de nos frontières, remportant des prix aux Oscars, à Cannes et à Venise. Le résultat a été concret et direct, activant une industrie qui avait quasiment cessé d'exister depuis les années 40. La suspension de cette politique génère un chômage immédiat, elle génère l'arrêt d'une production très riche. La situation est très grave et les perspectives sont incertaines. Aujourd'hui, nous sommes en état d'alerte.

QUE TAL PARIS ?
LA CULTURE LATINE DANS TOUS SES ÉTATS !

Critique de Elena Paz
1/2
Lien



À l'instar du personnage principal de son brillant premier long métrage, ***El Custodio*** *(2006),* primé à Berlin, **Sundance** et **Saint Sebastian**, le protagoniste du nouveau film de **Rodrigo Moreno** se retrouve pris au piège d'un travail qui ne lui apporte plus la moindre satisfaction depuis longtemps. Voici un film qui commence par un cambriolage, se poursuit comme un film carcéral et se métamorphose en récit bucolique au sein d'une douce nature pleine d'amour et de rencontres…

Un homme prêt à tout pour retrouver sa liberté

Morán, la quarantaine, ne pense qu'à échapper à la routine quotidienne de son poste au sein d'une agence bancaire du quartier d'affaires de la ville de Buenos Aires. Il est même décidé à prendre le risque de se retrouver en prison. Mieux vaut trois ans au trou que de consacrer sa vie entière au service d'une banque.

Pour parvenir à ses fins, **Morán** met en place en projet insensé, voler dans les coffres de la banque une somme équivalente à une vie de salaire. Dans sa quête de liberté, cet anticonformiste embrigadera Román, son collègue de travail, qui acceptera de garder l'argent contre la promesse de le partager une fois qu'il sortira de prison.

« Mes initiales sont R et M. Román et Morán pourraient être compris comme les deux hémisphères de ma personnalité. Il y a toujours une lutte intérieure, pour obéir ou se rebeller, pour vivre sous la pression des obligations ou prendre des risques et se laisser aller à l'aventure. Je crois que d'une certaine manière les deux personnages représentent, peut-être dans une lecture trop psychanalytique, cet éternel combat intérieur. Mais si vous voyez le film, il est facile de savoir où je me situe », explique le réalisateur au sujet de ces deux personnages si différents l'un de l'autre, mais qui deviendront complices et seront à jamais liés par le destin.

QUE TAL PARIS ?
LA CULTURE LATINE DANS TOUS SES ÉTATS !

Critique de Elena Paz
2/2
Lien

Un audacieux mélange de genres

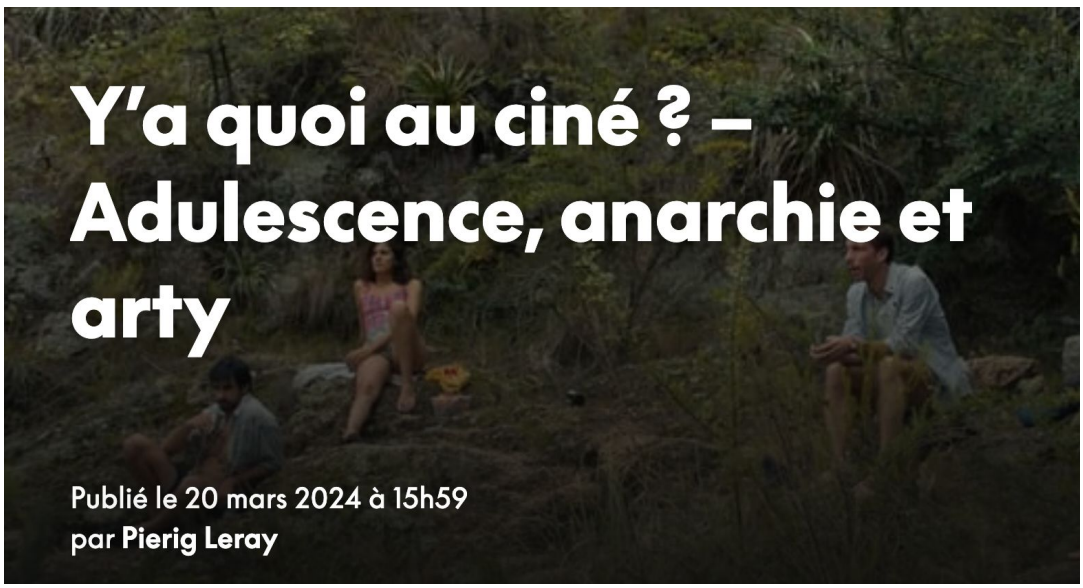
Présenté à **Un Certain Regard** au dernier festival de Cannes, ***Los Delincuentes*** déploie pendant trois heures un récit romanesque à plusieurs niveaux au gré de ses différentes (sous-)intrigues. Ces passages thématiques sont noués à la perfection et sont nourris de multiples citations, allusions et hommages au cinéma et à la culture populaire argentine.



Le spectateur est rapidement conquis par ces deux modestes employés de banque égarés, interprétés par **Daniel Elías** et **Esteban Bigliardi.** Les perdants d'une société qui, un beau jour, décident de tout plaquer et de prendre un nouveau départ. « ***Le film ne s'intéresse pas à ce qu'est devenu l'argent, mais au processus d'une décision qui change une vie »***, ajoute ainsi **Rodrigo Moreno**.

le Bonbon NUIT

Critique de Pierig Leray
½
Lien



Anarchie : LOS DELINCUENTES

Quel plaisir de voir un cinéma argentin si vivant. Après le merveilleux *Trenque, Lauquen* de Laura Citarella, Robert Moreno prouve à nouveau la richesse indéfectible d'une industrie pourtant mise à mal par le nouvel autoritarisme en place. Il prend ici la parallèle anarchiste du *Désordes* de Cyril Schäublin, grande réussite de 2023, avec une vision absurde et souvent ironique de l'esclavagisme moderne (le travail de bureau), son contrôle étatique (l'Argentine est le pays avec le plus haut taux d'inflation du monde) et l'argent tout puissant en carotte au bout du bâton. Un banquier désespéré par la monotonie et l'ennui décide de voler 600 000 dollars à sa banque : le calcul est rapide, 3 ans de prison pour ne plus jamais travailler de sa vie. Le vol est ici justifiable, et sa logique implacable. Morán s'associe à Román qui lui gardera l'argent pendant sa mise à l'ombre. S'ensuit alors une seconde partie bucolique, où l'un et l'autre redécouvriront la passion amoureuse, le retour à la naturalité, à la terre, à plonger dans un lac d'eau douce, s'émerveiller des lumières apaisantes d'un soleil se couchant sur la pampa argentine, les réveils sont sans austérité, les nuits bien plus douces et sucrées : le plaisir simple retrouvé.

le Bonbon NUIT

Critique de Pierig Leray
2/2
Lien

Jusqu'à nous faire oublier son enjeu principal (l'argent) devenu totalement accessoire. Immense coup de cœur pour cette poésie de la liberté, drôle, fin, cousu de rien, un cinéma humain et vivifiant qui s'étend sans jamais ennuyer.



En résumé : Longueur (3h10) et langueur, beauté de la patience et de la finesse dans cet hymne à l'émancipation du travail forcé. 4,5/5

***Los Delincuentes* de R. Moreno**
Sortie le 27 mars

CitaZine

Critique de Marco Pierrard
1/3
Lien

« Los Delincuentes », la bourse et la vie

❤❤❤❤♡

Au cinéma le 27 mars 2024

Marco Pierrard

Employé de banque en Argentine, Morán vole suffisamment d'argent pour ne plus avoir à travailler de sa vie puis se livre à la police. Pour pouvoir récupérer le butin à sa sortie de prison, il entraîne son collègue Román dans ce délit qui va bouleverser leurs existences. Film de braquage qui prend son temps, *Los Delincuentes* décrit un vol dont le gain modeste interroge sur l'aliénation du labeur quotidien. Une belle réflexion sur la soif inextinguible de liberté où l'argent n'est qu'un moyen pour oser une renaissance existentielle.

Modestes employés dans une banque de Buenos Aires, Román (Esteban Bigliardi) et Morán (Daniel Elias) subissent la routine de jours qui se ressemblent. Pour échapper à ce quotidien devenu insupportable, Morán met en œuvre un projet insensé. Profitant d'un excès de confiance de ses supérieurs, il dérobe dans le coffre de la banque une somme équivalente à son salaire et celui de Román jusqu'à la fin de leurs vies.

Une fois le crime accompli, Morán met Román dans la confidence. S'il l'aide à cacher l'argent, il aura sa part lorsqu'il sortira de prison, une épreuve prévue dans son plan. Désormais complice, Román voit son destin lié à son collègue quoi qu'il décide.

Au gré de leur cavale et des rencontres, les deux hommes vont chacun à leur manière découvrir une nouvelle vie, un chemin tortueux avec la liberté comme promesse.



CitaZine

Critique de Marco Pierrard
2/3
Lien

Braquage raisonnable

Film de braquage étonnant, *Los Delincuentes* puise son originalité dans la motivation du voleur. Si Morán fait le choix mûrement réfléchi de voler la banque qui l'emploie, ce n'est pas pour dérober des millions et vivre dans le luxe le reste de sa vie, loin de là… Sous l'œil des caméras de sécurité, Morán vole l'équivalent de son salaire et celui de son futur complice sur 25 ans, ni plus, ni moins. Un butin très raisonnable tout compte fait, obtenu sans armes ni violence, dont la faible ambition renvoie à la notion de travail.

En dérobant ce qu'il aurait gagné en travaillant pour la banque jusqu'à la retraite, Morán fait de son butin une revanche sur son employeur et la société. Après tout, rien n'indique qu'il sera en forme ou même toujours vivant pour profiter de sa retraite. Morán décide de prendre le risque, – ou plutôt de ne pas le prendre – et d'encaisser l'argent immédiatement. La somme étant relativement modeste, la banque hésite d'ailleurs à déclarer le vol.

D'une certaine façon, Morán vole moins de l'argent – qu'il aurait au final gagné – que du temps de travail, un quart de siècle de présence au sein de la banque. Selon une maxime attribuée à Brecht : fonder une banque est un crime bien plus grave que de la dévaliser. Ce braquage raisonnable d'une structure globalement détestée ne paraît pas vraiment immoral et c'est là la force du film. L'argent en soi ne compte pas, il est un symbole d'aliénation. Morán semble moins voler de l'argent que récupérer des années de vie. Les meilleures, avant qu'il ne soit trop tard.

Pile et face

Autre aspect déroutant de ce braquage, le statut de complice qui s'impose à Román. Morán met seulement son collègue dans la confidence une fois le butin dérobé et son incarcération désormais imminente. Avec cet aveu, Román devient instantanément complice alors que le pauvre n'a rien demandé. Contrairement à Morán qui a mis en œuvre le plan, il est mis devant le fait accompli et doit prendre une décision lourde de conséquences.

Au-delà du clin d'œil aux initiales du réalisateur Rodrigo Moreno, les deux anagrammes Román et Morán – dans un film qui en compte beaucoup – ont un sens particulier. Les deux collègues et désormais complices sont les deux faces d'une même pièce, « deux hémisphères de ma personnalité » revendique le cinéaste. Le cerveau de l'opération et le suiveur sont tous deux confrontés à des décisions radicales.

Si Morán a fait son choix, Román incarne une posture plus indécise face à cette vie de criminel qui s'offre à lui. Même si son collègue assure qu'il va prendre tous les risques, Román incarne la prudence alors que Morán se lance à l'aventure. Ils savent cependant que cette décision va faire basculer leurs vies. La découverte d'une certaine liberté, et la rencontre d'une femme, Norma (Margarita Molfino), va en effet tout changer.

CitaZine

Critique de Marco Pierrard
3/3
Lien

Enfermé, délivré

Décision assez originale pour un film de braquage, Morán ne cherche pas à masquer son identité lors du vol. Il sait qu'il sera rattrapé car il est filmé par les caméras de sécurité. Pour accéder à son fantasme de liberté, Morán accepte de réaliser un sacrifice. Ironiquement, l'étape pour accéder à son rêve de libération d'une vie de bureau est l'enfermement carcéral.

La case prison est totalement assumée par Morán, elle est intégrée à son plan comme une épreuve nécessaire. Au lieu de sacrifier les 25 prochaines années à la banque, il préfère affronter la prison pendant trois années et demi. Une période à retrancher à un compte vie au quota incertain mais qui reste pour lui moins insupportable qu'une existence de routine quotidienne. Ce choix radical de la privation de liberté renforce cette thématique de l'aliénation imposée par la société en entraînant le film vers une quête de renouveau détachée de l'aspect matériel de l'argent.

Prêt à ce sacrifice carcéral, Morán incarne la possibilité d'envoyer balader la fatalité de la vie moderne. Au diable la dépendance au travail, aux obligations diverses, aux technologies devenues si envahissantes. Et même s'il force la main à son complice et alter ego pour l'entraîner dans cette aventure, on ne peut qu'adhérer à son projet. Cette promesse d'un ailleurs en liberté se concrétise dans une campagne verdoyante, réceptacle des déçus de la modernité.

La liberté est dans le pré

Avec sa construction en miroir, *Los Delincuentes* use de flashbacks pour montrer Morán et Román qui rencontrent à des moments différents les mêmes personnages à la campagne. Ils sont cinéastes, artistes, amoureux de la nature et esprits libres. Les prénoms de ces hippies modernes jouent une nouvelle fois avec les anagrammes : Norma, Morna (Cecilia Rainero) et Ramón (Javier Zoro). Román les rencontre avant le vol, Morán après mais pour les deux comparses il s'agit d'une révélation invitant à la liberté.

Le film appuie le contraste entre les deux univers : les paysages verdoyants et intemporels de Córdoba tranchent avec la morosité de la ville moderne. L'univers professionnel de la banque se veut un peu étrange. Si le film se déroule de nos jours, il y a quelque chose de décalé dans l'aspect des locaux de la banque qui semblent datés. Le cinéaste appuie d'ailleurs ce décalage en filmant la banque dans un style entre le documentaire et la fable. En comparaison, la nature apparaît dans toute sa simplicité et vérité.

En jouant avec ces ressentis et les flashbacks, *Los Delincuentes* découpe le récit qui s'étale sur environ quatre ans. Une façon de faire digérer sa longueur de trois heures avec une structure qui pourrait aisément être découpée en épisodes de série. En confrontant ses deux employés avides de liberté aux charmes de la nature et d'une femme incarnent la possibilité d'une renaissance, *Los Delincuentes* invite à se réinventer. Un chemin vers un absolu pas si évident.

Incarnation habile du rêve de tout plaquer, *Los Delincuentes* joue la carte d'un braquage raisonnable pour faire miroiter la possibilité d'une vie alternative, vécue à l'écart de la pression de la société moderne. Un fantasme de liberté que la fin ambiguë du film vient contrarier autant qu'elle le célèbre.

Le Polyester

Critique de Grégory Coutaut

Lien

Festival Cinélatino | Critique : Los Delincuentes

Publié le 23 mars 2024



Román et Morán, deux modestes employés de banque de Buenos Aires, sont piégés par la routine. Morán met en oeuvre un projet fou : voler au coffre une somme équivalente à leurs vies de salaires. Désormais délinquants, leurs destins sont liés. Au gré de leur cavale et des rencontres, chacun à sa manière emprunte une voie nouvelle vers la liberté.



Los Delincuentes
Argentine, 2023
De Rodrigo Moreno

Durée : 3h10

Sortie : 27/03/2024

Note : ★★★★☆☆

L'ÉCOLE DES LOISIRS

« C'était mieux avant, on avait davantage de liberté ». Cette phrase, prononcée par un collègue âgé lors d'une pause clope, fait lever les yeux au ciel des protagonistes. Pris à parti et obligé d'admettre la vacuité d'une telle formule, le vieux collègue explique que pour lui, la liberté c'est avant tout le plaisir de pouvoir fumer où il veut, quand il veut et tant pis pour les autres. Ce passage n'est qu'une courte anecdote croisée lors du voyage au long cours de **Los Delincuentes**, mais elle vient illustrer avec ironie un certain casse-tête : la liberté, qu'est-ce que c'est ? Où commence celle des uns et s'arrête celles des autres ? Le programme est vaste, mais le film ressemble moins à une épreuve de philo qu'à une longue récréation en liberté.

Qui sont les délinquants auxquels se réfère le titre du film ? Les collègues banquiers Román et Morán fomentent ensemble une arnaque parfaite et ridicule à la fois : voler à leur employeur l'équivalent d'une vie entière de salaire, cacher l'argent en un lieu secret puis attendre plusieurs années avant d'aller le récupérer. A leur plus grand étonnamment et au nôtre, la première phase de leur braquage amateur se déroule sans anicroche, mais cela n'empêche pas la suite du film d'être porté par un vent d'imprévisibilité poétique. Les deux compères pensent avoir chacun trouvé la clé des champs et de fait, si la première partie de **Los Delincuentes** se déroule dans des bureaux anxiogènes aux couleurs moches, ceux-ci laissent progressivement place aux immenses paysages ensoleillés d'une campagne bucolique sans patron ni comptes à rendre.

La caméra de l'Argentin Rodrigo Moreno (lire notre entretien) prend peu à peu la poudre d'escampette au sens propre et figuré. Ses protagonistes croient avoir compris comment acquérir la liberté dont ils rêvent, mais c'est le cinéaste qui nous offre la plus stimulante leçon sur le sujet. **Los Delincuentes** débute en terrain connu, celui d'une comédie de bureau à l'humour absurde. Tous les repères temporels, du téléphone aux vêtements, nous indiquent sans hésitation que l'on se trouve dans les années 70, mais cette certitude s'effrite au fil du film (ne croise-t-on pas une affiche de film récent dans la rue ?). Le scénario se libère progressivement des contraintes narratives, cessant de faire des blagues, puis cessant presque entièrement de faire récit pour se laisser aller à une sorte de contemplation émerveillée.

Le Polyester

Interview de Grégory Coutautr

1/3

Lien

Festival Cinélatino | Entretien avec Rodrigo Moreno

Publié le 23 mars 2024



Découvert à Cannes l'an dernier et présenté cette semaine hors compétition au Festival Cinélatino, l'inclassable *Los Delincuentes* est un nouvel exemple de la brillante originalité du jeune cinéma argentin. Ce film-fleuve (3h00) commence comme une comédie de braquage pour mieux suivre sa propre logique narrative rêveuse – mais n'en révélons pas davantage. *Los Delincuentes* sort ce mercredi 27 mars en salles. Le cinéaste Rodrigo Moreno est notre invité et nous en dit plus sur ses méthodes de travail.

Le scénario imprévisible de *Los Delincuentes* prend beaucoup de libertés avec les conventions narratives. Tout est-il rigoureusement écrit à l'avance ou est-ce que vous laissiez le film évoluer au tournage et au montage ?

Les deux. A la base il y a bel et bien un scénario, je ne dirais pas que celui-ci était écrit rigoureusement mais une bonne partie du film était déjà dedans. En revanche il faut savoir que le tournage a duré quatre ans et demi, et j'ai profité de cette période pour faire évoluer le scénario, j'ai changé quelques personnages, quelques dialogues, et finalement même la structure du film.

Au final, que reste-t-il de cette première version ?

C'est difficile de trancher avec exactitude. Je dirais que c'est au moment du montage que j'ai finalement eu le sentiment de réellement trouver le cœur du film. Une grande partie de mon travail consiste à ne pas savoir précisément où je vais. Cette attitude-là m'autorise à prendre beaucoup de libertés au moment du tournage, mais elle comporte également un risque important. La possibilité de me tromper est gigantesque, mais j'aime avancer avec l'idée que je pourrais tout à fait faire fausse route. Ce risque-là permet d'ouvrir des portes vers des horizons que l'on ne serait même pas capable d'imaginer autrement. C'est une méthode de travail qui me motive beaucoup. Ainsi, le dénouement du film m'est venu à l'esprit à la toute fin de ces années de tournage. La fin prévue dans le scénario original était différente, mais cette nouvelle idée s'est imposée à moi.

Le Polyester

Interview de Grégory Coutaut
2/3
Lien

Vous avez déclaré avoir souhaité donner au spectateur une impression similaire à celles de ces romans interactifs de notre jeunesse, où l'on change de chapitre à mesure qu'on choisit sa propre aventure. Or cette description semble correspondre également à votre méthode d'écriture, non ?

C'est une bonne manière de voir les choses. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de conserver un rapport ludique avec le cinéma et c'est pour ça que je chéris les détours. C'est vrai que quand j'étais petit, j'aimais beaucoup cette collection *Un livre dont vous êtes le héros* et j'essaie effectivement de restituer leur manière particulière d'impliquer le lecteur. J'essaie de faire cela non seulement en termes d'écriture mais aussi en termes de mise en scène, au moment du tournage. Je tiens à laisser suffisamment d'espace aux personnages, laisser de l'espace aux lieux, à tout ce qui appartient normalement au second plan. Je ne veux pas laisser ces éléments de côté au moment de construire mon histoire. Composer un récit parfait ne m'intéresse pas du tout, le scénario idéal ne m'intéresse pas.

A propos de ludisme, je voulais justement vous interroger sur la place de l'humour dans le film. Peut-on envisager *Los Delincuentes* comme une comédie?

Absolument, c'est même un honneur pour moi si le film est vu comme une comédie. C'est une comédie, un film de braquage, une histoire d'amour et un film étrange, tout cela à la fois et a égale mesure. L'humour et l'absurde sont des choses indispensables, dans la vie comme le cinéma. L'absurde est l'outil dont je me sers pour m'éloigner des représentations trop réalistes.



A ce titre, la première partie du film semble à première vue très réaliste dans sa reconstitution historique mais à y regarder de plus près, on y trouve justement beaucoup de petits décalages, tels ces marqueurs temporels un peu contradictoires. Pouvez vous nous en dire plus sur ces « trucs » que vous avez souhaité utiliser pour décoller du stricte réalisme?

Je n'emploierais pas le terme de truc ou trucage, pour moi c'est davantage une question de langage. A mes yeux, faire un film c'est comme inventer un nouveau langage. Chaque film doit posséder son propre langage et à moi d'essayer de retrouver celui-ci. Je me suis basé sur des choses réelles bien sûr. Quand je filme les rues animées, je ne fais que capter ce qui se passe autour de moi. Pour la scène que l'on a tournée dans le bus, on est monté dans un vrai bus en marche et on a payé nos tickets, on n'a pas du tout affrété un faux bus spécialement pour le tournage. Ça m'intéresse de chercher le point précis où peuvent se superposer la réalité et la fiction que l'on peut projeter sur cette réalité.

Cette impression provient aussi du jeu des interprètes, qui est d'abord légèrement décalé avant d'aller vers quelque chose plus naturel. Vous dites que le tournage a été particulièrement long, cela signifie-t-il que vous avez vous travaillé différemment avec eux entre la première et la deuxième partie ?

Je ne me rappelle pas avoir changé de méthode de travail en cours de route. Ce que je peux vous dire c'est que je me rappelle avoir pensé que sur le tournage, l'ambiance ressemblait à celle d'un film de Berlanga. Vous connaissez Berlanga ? C'est un cinéaste espagnol des années 50 et 60, un génie. Ses films étaient souvent des comédies noires douces-amères avec beaucoup de personnages à la fois dans le cadre, beaucoup de profondeur de champ. C'est un cinéma du texte, du verbe, une comédie du dialogue. C'était l'une des mes références pour la première partie, celle du braquage.

La deuxième partie est davantage contemplative mais cela vient aussi tout simplement des paysages que j'y filmais : ces derniers m'invitaient à la contemplation. De même, ce que je souhaitais raconter dans la deuxième partie nécessitait un rythme différent, puisqu'il s'agissait de mettre en scène le plaisir de voir le temps passer autour de soi. Le plaisir d'avoir le luxe d'utiliser son temps comme on le désire ou ne pas l'utiliser justement. Mais ma méthode de travail avec les acteurs est restée la même. Aujourd'hui encore j'ignore quelle est cette méthode mais c'est resté la même (*rires*). Je crois que ce que je cherche avant tout, c'est créer un climat chaleureux entre nous.

Le Polyester

Interview de Grégory Coutaut
3/3
Lien

Vous n'envisagez pas la création du film comme un processus ludique seulement pour vous, mais aussi pour vos acteurs c'est ça ?

Surtout pour les acteurs !

Dans une scène, les personnages récitent des capitales en jouant à un jeu dont les règles nous demeurent inconnues. Avec le recul, on dirait presque une métaphore de vos méthodes de travail, non ?

Ce qui se passe dans cette scène c'est quelque chose de récurrent dans mon cinéma, c'est le jeu. Dans tous mes films il y a une scène qui n'apporte pas forcément quelque chose au récit et où les personnages jouent ensemble. J'envisage ces scènes comme une sorte de manifeste en faveur du jeu, en faveur du temps libre, du temps non-productif. Tous mes films possèdent ce système nerveux en commun.

Deux chef opérateurs sont crédités pour ce film. Était-ce un moyen de vous assurer que chacune des deux parties possède son propre style visuel ?

Non car je n'ai pas délibérément choisi de changer de chef opérateur. Rappelez-vous que le tournage a duré plus de quatre ans. Dans un premier temps j'ai travaillé avec Inés Duacastella, une chef opératrice que j'admire beaucoup. Or il se trouve qu'elle est tombée enceinte et qu'on a dû convoquer un autre chef opérateur pour la remplacer durant son congé maternité. J'ai fait appel à Alejo Maglio, qui avait déjà travaillé avec Inés et qui avait déjà fait la photo de plusieurs de mes précédents films. Dans les deux cas, ce sont des amis, et c'est pareil pour celles et ceux qui occupaient les autres postes. Je tiens à ce que le tournage soit un acte d'amitié. C'est fondamental.

Plus le film avance, plus le travail sur la lumière devient particulier. Comment avez vous appréhendé cet aspect-ci ?

Le mot qui définit le mieux le travail esthétique sur la deuxième partie du film est impressionniste. Bien entendu, je n'avais pas un livre de Monet ou Manet ouvert en permanence sous les yeux pour les copier mais je dirais que toute ma mise en scène était guidée par l'impressionnisme. Je définirais l'impressionnisme comme la rencontre du subjectif et du naturel. Dans les tableaux impressionnistes, la subjectivité est toujours évidente, on la voit dans le moindre coup de pinceau, mais il y a aussi un rapport très fort à tout ce qui entoure le peintre, la nature, le temps. C'est ce double-regard qui m'a guidé tout au long du tournage.

CAUSEUR
Surtout si vous n'êtes pas d'accord

Critique de Julien San Frax
1/2
Lien

Culture

Bas de laine

Moràn et Ramon ont un plan pour bénéficier de leur retraite à... 45 ans!

Julien San Frax - 26 mars 2024

Le nouveau film de l'Argentin Rodrigo Moreno suit deux modestes – mais audacieux – employés de banque de Buenos Aires qui en ont assez de la routine... Savoureux, attendrissant et cruel. *Los delincuentes* de Rodrigo Moreno. En salles le 27 mars 2024

Costard cravate ringard de petit employé de banque, Moràn (Daniel Elias) exerce son métier sans joie depuis des lustres dans une agence défraîchie de Buenos Aires, assez loin du décor high-tech auquel nous sommes accoutumés pour ce genre de boutique. N'en pouvant plus, le quarantenaire fait le calcul : si, dans le coffre auquel ses années de bons et loyaux services lui donnent accès quotidiennement, il puise, en cash, l'équivalent de ce qu'il va toucher comme salaire jusqu'à sa retraite, il pourra se la couler douce, sans faire d'excès, en claquant lentement, avec pondération, son petit bas de laine. Adieu travail, adieu routine.

Insoupçonnables

Moràn prend soin de multiplier par deux l'estimation du montant nécessaire, en sorte de partager le pactole, le temps venu, avec Ramon (Esteban Bigliardi), son collègue employé modèle, encore plus insoupçonnable que lui. À Ramon de mettre en lieu sûr les liasses de dollars (le peso argentin, comme l'on sait, ne vaut plus rien), pendant que lui, après s'être dénoncé à la police, purgera comme il se doit ses six années de prison dont, prévoyant, il anticipe qu'elles seront automatiquement ramenées à trois ans, pour bonne conduite.

CAUSEUR
Surtout si vous n'êtes pas d'accord

Critique de Julien San Frax
2/2
Lien

Complices d'opportunité, voilà nos deux hères devenus *delincuentes* – faut-il traduire ? Tout semble se passer selon leurs plans. A cela près que la sinistre maison d'arrêt n'a rien d'un havre de paix pour Moràn, soudoyé sans délai par le parrain des lieux (de façon significative, un seul et même acteur, German Da Silva, campe d'ailleurs le malfrat et le directeur de la banque – Janus d'une seule et même oppression, semble nous suggérer ce doublon). Quant à Ramon, il doit faire face aux soupçons (légitimes) d'une investigatrice pugnace, en charge d'enquêter pour le compte des assurances au sein de la banque, dans une ambiance évidemment délétère, qui met le personnel à cran. Ramon, en proie aux insomnies et tenté par l'alcoolisme, voit son foyer conjugal passablement perturbé.

La fable nous entraîne bientôt loin de la capitale argentine, au cœur de cette nature inviolée où Ramon a été chargé par Moràn d'enfouir le sac contenant les précieuses liasses, sous un énorme rocher, non loin d'un plan d'eau sur la rive duquel pique-nique et se délasse un conclave des deux sexes, auquel le citadin sera invité à se joindre… S'ensuivra une drôle de romance où convergeront à leur insu les assiduités de nos deux apprentis forbans pour une naïade néo-rurale.

Conte savoureux

Los delincuentes, sixième long métrage du pontife de la « nouvelle vague argentine » Rodrigo Moreno déploie ainsi, en deux actes dont cette « partie de campagne » fait la jonction, le théâtre captivant d'un récit nimbé de musiques, aux aller-retours temporels inattendus, et dont la durée, étirée sur plus trois heures, fait pièce au formatage de nos fatigantes séries télévisées. Conjuguant l'air de rien, et sans y insister outre-mesure, quelques remarquables audaces formelles (split-screens, fondus alentis, superbes panoramiques ou plans fixes sur les paysages), sa coulée sans accrocs s'adosse à un scénario construit avec sûreté. Au fil des péripéties de ce conte à la fois savoureux, attendrissant et cruel, s'esquisse sans pathos, mais avec beaucoup de poésie, le rêve rousseauiste d'une vie simple, tout entière livrée à l'oisiveté, en communion avec la nature, sans préoccupation du lendemain, sans iPhone ni réseaux sociaux.

Sciemment anagrammés pour leur donner sens, les prénoms de Moràn et Ramon, et de Morna et Norma, leurs âmes-sœurs de rencontre dans ce paradis sylvestre, paraphent en quelque sorte l'utopie mi-écolo mi-anarchiste de se soustraire une bonne fois pour toutes aux contingences du réel. L'errance contre la routine, en somme. À ce titre, nous sommes tous des délinquants en puissance.

CRITIQUE FILM

Critique de Jean-Jacques Corrio

1/3

Lien

Critique : Los delincuentes

Par **Jean-Jacques Corrio** - 24 mars 2024



Pour beaucoup, le cinéma le plus important, le plus riche, le plus varié, le plus innovant, c'est de l'autre côté de l'**Atlantique** qu'on le trouve, plus précisément dans la moitié nord du continent américain. Ne serait-ce pas plutôt dans la moitié sud de ce continent, en **Argentine**, que, depuis de nombreuses années, on pouvait le trouver ? (Utilisation de l'imparfait pour montrer le doute qu'on peut avoir sur l'avenir du cinéma argentin avec l'arrivée au pouvoir de **Javier Milei**). ***Los Delincuentes*** est un film de plus qui apporte de l'eau à ce moulin. Sur une idée de départ d'une grande simplicité, **Rodrigo Moreno** sort des clous du cinéma balisé trop souvent pratiqué un peu partout dans le monde pour nous entraîner durant 189 minutes dans une histoire qui, finalement, va s'avérer d'une grande richesse, une histoire qui nous transporte d'une très grande ville, **Buenos-Aires**, à une bourgade de 800 habitants, **Alpa Corral**, dans la province de **Cordoba**.

Cette histoire d'une grande simplicité, c'est celle d'un employé de banque de **Buenos-Aires**, Morán, originaire de **Salta**, qui, après mûre réflexion et de nombreux calculs, a décidé de se lancer tout seul, du moins dans un premier temps, dans un braquage un peu spécial : partir avec 650 000 dollars pris dans les coffres de la banque où il travaille et … se rendre très vite à la police. Idée totalement saugrenue, direz vous ! Sauf que, d'après ses calculs, cette somme de 650 000 dollars correspond au total des salaires que lui et un autre employé de la banque du même âge toucheraient d'ici leur retraite, distante de 25 années. En se rendant à la police, il sera condamné à 6 ans de prison, mais sera libéré pour bonne conduite au bout de 3 ans 1/2. Si, grâce à la complicité qu'il va réussir à obtenir de la part d'un collègue, il retrouve les 650 000 dollars à sa sortie de prison, ce collègue et lui auront de quoi vivre sans avoir la nécessité de travailler : 3 ans 1/2 de prison à comparer à 25 années d'un travail sans intérêt, voilà le calcul de Morán.

CRITIQUE FILM

Critique de Jean-Jacques Corrio

2/3

Lien



On peut supposer que **Rodrigo Moreno** a dû entendre souvent ce fréquent plaidoyer en faveur des séries dont les plateformes nous abreuvent : dans les séries, le ou les réalisateurs peuvent prendre leur temps, elles ou ils ont ainsi toute latitude pour montrer toutes les facettes de leurs personnages. Pas de problème, a-t-il dû se dire, moi aussi, réalisateur de cinéma, je vais prendre mon temps pour faire passer au travers de mes personnages et de leur façon de vivre les confrontations que j'ai en tête : confronter la ville à la nature, la morosité du monde du travail à la liberté offerte par les loisirs, la dépendance à l'autonomie, la routine à l'aventure, Morán, un homme qui prend le risque de se révolter contre son sort, à Román, les mêmes lettres pour former son prénom, mais qui lui de réfugie dans l'obéissance ! Méfiance toutefois, car il ne faut pas que le spectateur en arrive à trouver le temps long et finisse par s'ennuyer, or tous les réalisateurs de cinéma ne sont pas des cadors en la matière : à côté des maîtres comme **Lav Diaz**, il y a les cancres comme **Abdellatif Kechiche**. Eh bien, **Rodrigo Moreno**, réalisateur argentin peu prolifique et peu connu, s'avère excellent pour entretenir la tension tout en folâtrant tranquillement, en particulier dans les scènes tournées à la campagne. Certes, il a la chance d'avoir à sa disposition, d'un côté, une ville, **Buenos-Aires**, qui, tout en étant sud-américaine, a une architecture très européenne, de l'autre, la campagne, magnifique, de la région de **Cordoba**. Une matière qu'il va utiliser avec intelligence, suivant de loin Morán, habillé en employé de banque modèle, se frayant un passage au milieu du grouillement citadin et retrouvant à **Alpa Corral**, en tenue décontractée, son passé de provincial venant de **Salta**. La façon dont le réalisateur raconte son histoire est d'une grande inventivité : c'est ainsi qu'on abandonne brutalement Morán arrivant à **Alpa Corral** et demandant aux gamins du village s'il peut jouer au football avec eux pour le retrouver chez les policiers où il est allé se dénoncer. Que s'est-il passé entre temps ? Beaucoup d'évènements dont on aura connaissance beaucoup plus tard et qui vont amener les spectateurs à (re)voir d'un autre œil toute la séquence consacrée à Román, visionnée entre temps ! C'est ainsi que, pour mettre en parallèle ce que vivent, chacun de ce côté, Morán et Román, il utilise à 2 reprises, de façon astucieuse, le procédé du « split-screen » : par exemple, dans la première scène utilisant ce procédé, on passe par un glissement progressif de Román fumant une cigarette, seul dans sa chambre, à un écran partagé, Morán à gauche, fumant sa cigarette en prison, Román à droite. Après quelques secondes dans cette situation binaire, un glissement s'opère de nouveau qui, in fine, nous permet de retrouver cette fois ci Morán seul dans sa prison.

CRITIQUE FILM

Critique de Jean-Jacques Corrio

3/3

Lien

Par ailleurs, il semble évident que, pour le réalisateur, la vie à la campagne que vivent Ramon (toujours les mêmes lettres que pour Morán et Román !) et les 2 sœurs Morna et Norma (là aussi, les mêmes lettres pour ces 2 prénoms !), le trio que Morán et Román vont être amenés à rencontrer, séparément, à **Alpa Corral**, est beaucoup plus libre celle vécue en ville par les 2 employés de banque, tout comme est évident son désir de montrer l'aliénation que subissent les travailleurs dans certaines professions en faisant appel au même comédien pour interpréter les rôles de Del Toro, le directeur de l'agence bancaire où travaillent Morán et Román, et de Garrincha, le « caïd » de la prison qui tient sous sa coupe ses compagnons de captivité. Ce comédien n'est autre que **Germán De Silva**, que l'on avait découvert il y a 12 ans dans le magnifique ***Les acacias***, caméra d'or cannoise en 2011. Dans une distribution d'excellent niveau, on retrouve **Laura Paredes**, coscénariste et comédienne dans ***Trenque Lauquen,*** interprétant ici le rôle de Laura Ortega, l'enquêtrice envoyée dans la banque par la compagnie d'assurance, à la suite du braquage. Autre comédien déjà rencontré à plusieurs reprises, **Esteban Bigliardi**, l'interprète de Román. Sans qu'on puisse rapprocher le cinéma de l'un au cinéma de l'autre, **Rodrigo Moreno** a choisi de montrer dans ***Los delincuentes*** quelques images de ***L'argent*** de **Robert Bresson,** cet argent qui semblait si important pour Morán au début du film lorsqu'il était « prisonnier » d'un travail sans intérêt et qui l'est beaucoup moins, à la fin du film, quand il respire à nouveau le parfum de la liberté. Ce très beau film, présenté dans la sélection **Un Certain Regard** du **Festival de Cannes 2023**, est accompagné par un beau choix de musiques, allant de **Violeta Parra** à **Jean-Sébastien Bach** en passant par **Camille Saint-Saëns** et **Astor Piazzolla.**

4/5

ABUS DE CINÉ

Critique de Olivier Bachelard
Lien

LOS DELINCUENTES

Un film de Rodrigo Moreno

Avec Esteban Bigliardi, Margarita Molfino, Gabriela Saidon, Cecilia Rainero, Daniel Elías, Germán De Silva, Lalo Rotavería, Iair Said...

★★★★☆

De subtils et ludiques jeux de miroirs

Synopsis : Morán, employé de banque, décide de détourner de l'argent de son établissement. Filmé par les caméras, il est parfaitement conscient qu'il sera considéré comme coupable et rapidement arrêté. Il décide donc d'aller voir Román, un collègue en arrêt le jour de son larcin, auquel il confie l'argent pour les trois ans qu'il espère purger, en comptant sur une remise de peine pour bonne conduite. Pour s'assurer de la collaboration de celui-ci, il le menace de le dénoncer comme son complice si jamais il n'accepte pas. Avant même qu'il ne se rende aux autorités, une enquête interne à la banque est diligentée…



Critique : "**Los Delincuentes**" démarre comme un film de braquage, nerveux et rythmé, captant en alternance les attitudes des deux complices, face à l'enquête mise en place et au poids que représente le sac caché chez lui pour Román, et face à une arrestation qui se fait attendre, pour Morán, qui entreprend de partir au fin fond du pays. Mais presque aux deux tiers du métrage, la tonalité change soudainement, alors que s'annonce la seconde partie du film. L'ambiance se fait bucolique, à l'occasion d'une rencontre entre Román et un groupe de jeunes gens qui l'obligent à s'arrêter dans sa course inquiète. Et c'est dans cette deuxième partie, plus enchantée et ouverte sur le monde, que se justifie pleinement la place du long métrage dans la section Un certain regard du Festival de Cannes.

Avec une intelligence rare, ce film à la photographie qui renvoie sciemment à une époque de liberté et de possibles changements de vie (les années 70) construit alors un certain nombre de résonances entre les destins des uns et des autres. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que les deux voleurs s'appellent Morán et Román, ni les deux sœurs croisées Norma et Morna, l'une étant même en couple avec un certain Ramón. Les parallèles ou coïncidences entre les destins des deux personnages se construisent ainsi sur la durée, allant même jusqu'à se répondre lors d'une scène en split-screen où chacun fume de son côté.

On notera de plus que c'est bien le même acteur (Germán De Silva) qui joue le directeur de la banque (Del Toro) et l'espèce de parrain mafieux en prison (Garrincha), qui rackette ses codétenus. Comme quoi ceux qui dirigent, ceux qui ont le pouvoir ou l'argent, sont finalement toujours les mêmes, que l'on soit dans ou hors de la société. Au final, "**Les Délinquants**" dégage un charme suranné, grâce à ses deux interprètes principaux autant que grâce à son traitement visuel, invitant autant ses personnages que les spectateurs à penser le bonheur et l'avenir autrement.

Olivier Bachelard
Envoyer un message au rédacteur

Direct Actu

Critique de Julien Vachon

½

Lien

Los Delincuentes, le sens de la vie selon Rodrigo Moreno

★ ★ ★ ★ ★

Los Delincuentes, de Rodrigo Moreno, aborde la quête universelle d'une vie meilleure, incarnée par le personnage principal choisissant de voler sa propre banque pour financer sa liberté. Le film explore les thèmes de l'aliénation au travail, la recherche d'une existence indépendante, et la tension entre la liberté personnelle et les contraintes sociétales. Adoptant un point de vue anarchiste, le film critique la dépendance au travail capitaliste et pose la question de la véritable liberté.

Le film et le réalisateur évoquent l'idée que la prison temporaire est préférable à une vie d'emprisonnement au travail. Soulignant ainsi l'aspiration commune à s'échapper de la routine aliénante pour trouver des formes alternatives de liberté et explore le rêve complexe de vivre sans être asservi au travail.

De même, Rodrigo Moreno explore également les thèmes de l'amitié et de la révolte contre la société à travers l'histoire de Morán. Il faut énormément de confiance en autrui pour lui confier la localisation de sa plaque, le lieu où sont entreposés des millions et de quoi vivre sa vie. Peut-être que le simple fait de proposer la liberté suffit à créer une forme d'acceptation, être esclave de la société ou sous la contrainte de l'attente ?

Est-il mal de vouloir être heureux ?

L'analyse de la situation révèle une perspective anarchiste qui remet en question la moralité du vol, soulignant que fonder une banque est un crime pire que la dévaliser, selon une citation attribuée à Brecht. Le film expose la tension entre la vie moderne, dominée par le travail, et l'aspiration à une véritable liberté.

Ce délit, malgré son aspect immoral souligne la nécessité de construire une vision humaniste de la liberté. Les personnages Morán et Román incarnent le conflit perpétuel entre la nécessité de gagner sa vie et le désir de se libérer du travail. **Ils ont tous les deux envie de quitter le carcan de la ville, du travail et retourner à l'essentialisme**. Se lever le matin, faire des choses utiles et être avec des gens qu'ils aiment. Étrangement, la famille et une vie de robot n'est pas compatible.

Direct Actu

Critique de Julien Vachon
2/2
Lien

Le réalisateur évoque également des éléments de la réalité argentine, s'inspirant d'une histoire vraie d'un employé de banque ayant volé pour mener une vie libre. Il souligne le contraste entre la vie en ville, représentée par les scènes de banque, et la campagne, symbolisant la liberté. Dans ce film, seule l'ouverture du film semble donner une vision agréable de la ville : **prendre son café le matin avant d'aller travailler dans un établissement bancaire.** Cependant, comme dans beaucoup de cas, prendre son café le matin est juste une forme de pause pour se réveiller avant une journée épuisante, qui étouffe la liberté de rêver.

En analysant de plus près les prénoms des personnages, on constate qu'ils sont des anagrammes, ajoutant une dimension ludique et créative au récit, renforçant l'idée de jeux et de dualités dans la vie. Le film en lui-même est une suite d'action où parfois on n'a jamais vraiment de réponse, un peu comme dans la chanson qui n'a pas de fin que le protagoniste déterre de son esprit.

Los Delincuentes propose une réflexion sur la liberté individuelle face à la société moderne et explore la complexité des choix entre travail aliénant et recherche d'une vie meilleure. Le film se distingue par son approche cinématographique, son ancrage dans la réalité argentine contemporaine et son dialogue implicite avec l'histoire du cinéma du pays.

La musique du film et son importance

La musique du film : Pappo's Blues, ***Adonde esta la libertad*** : La chanson souligne les questionnements sur la véritable nature de la liberté et exprime une quête profonde pour trouver un chemin vers une existence authentique. Dans le film, ce titre devient un motif récurrent, circulant entre les personnages. Cette inclusion stratégique souligne l'importance de la liberté, faisant écho aux thèmes du film. Rodrigo Moreno détourne les attentes narratives, s'éloignant du réalisme conventionnel pour explorer des territoires inattendus. Le réalisateur cherche à dépasser les limites du réalisme contemporain, offrant une expérience cinématographique stimulante et philosophique, tout en maintenant l'humour caractéristique de son style. La musique devient un fil conducteur, enrichissant l'expérience visuelle et renforçant les thèmes existentiels du film.

Autres webs:

- **Accréds**

https://www.accreds.fr/2024/03/01/los-delincuentes-la-fine-flor-des-employes-de-bureau.html?fbclid=IwAR192z5k26AZonserokM1LNpnNCGBWCCL2HMnNoSyrlXyV9SmAacHc5Guj8

- **Soloduo**

http://soloduo.fr/Los-delincuentes?doing_wp_cron=1710324022.5376350879669189453125

- **Bulles de Culture**

https://bullesdeculture.com/festival-cinelatino-2024-el-juicio-critique/

- **Frenchtouch 2**

https://www.frenchtouch2.fr/

- **Art Côte d'Azur**

https://www.artcotedazur.fr/actualite,109/cinema,118/los-delincuentes-de-rodrigo-moreno,13518.html

- **Culturopoing**

https://www.culturopoing.com/cinema/sorties-salles-cinema/rodrigo-moreno-los-delincuentes/20240326

- **Double Croche**

https://www.double-croche.com/articles/interview-rodrigo-moreno

- **L'avant scène cinéma**

https://www.avantscenecinema.com/los-delincuentes-de-rodrigo-moreno/